

REVUE N°21, 1993

Les 100 cols

VELO CLUB D'ANNECY / FFCT

REVUE N° 21 / ANNÉE 1993

Le col est un passage difficile, un lieu de passage où le vent se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

Le col est un passage difficile, un lieu de passage où le vent se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

Le col est un passage difficile, un lieu de passage où le vent se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

Le col est un passage difficile, un lieu de passage où le vent se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

Le col est un passage difficile, un lieu de passage où le vent se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

QOL
CHOISIR
100 COLS AU BANC D'ESSAI TOUS LES TESTS
NOS TABLEAUX COMPARATIFS LES MEILLEURS CHOIX

France-Col

VELO CLUB D'ANNECY / FFCT / REVUE N° 21 / 1993

COL



Le meilleur moyen de tester un col est de le grimper et de sentir le vent se lever dans les jambes. C'est un moment où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

Le col est un passage difficile, un lieu de passage où le vent se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes. Il est un lieu de passage où l'on se lève à la fois et où les légendes sont si nombreuses que l'on se perd dans le labyrinthe des anecdotes.

ABONNEZ VOUS AU MAGAZINE DE L'UNION FEDERALE DES CONSOMMATEURS DE COLS (UFCC / QOL CHOISIR)

www.ufcc.org
 100 cols au banc d'essai
 tous les tests
 nos tableaux comparatifs
 les meilleurs choix

SOMMAIRE

Editorial.....	3
Etonné, mais O! combien ravi.....	3
Je suis... cyclotouriste.....	4
Inadmissible.....	5
Amoureuse ?.....	5
Cent cols... pour des saucissons !.....	6
Pour qui, pour quoi ?.....	7
Enchaînement de cols dans le Haut-Bugey.....	8
La nouvelle politique de les cols.....	9
Randonnée des volcans.....	10
Choses et gens de l'Atlas.....	12
Le col des Encourdoules.....	17
«Sans mentir, si votre ramage se papporte à votre plumage, vous êtes le phénix des hôtes de ces bois»	18
Rouler avec des «Ténors».....	19
Sestrière et Chaberton (un week-end au bout du monde).....	21
Sans tambour ni trompette.....	24
La route des crêtes de l'Assietta.....	25
Les aventures de «trois garçons».....	27
Quelques cols peu recherchés.....	28
Hountarède.....	30
Veni, Vidi, Turini.....	31
Entre ciel et terre.....	32
Les mots pour le dire.....	34
Objectif 5000.....	36
Un os pour la fin.....	38
En Provence Cavaillon ?.....	39
Méditations d'un cyclomontagnard.....	40
Révélation !.....	41
Encyclopédie.....	42
La Glacière : col interdit.....	43
A la chasse aux cols, du Belledonne au Haut Atlas.....	44
La montée d'un grand col.....	47
Concentration régionale des 100 cols à la Loge des Gardes.....	48
24% : incroyable mais vrai !.....	49
Le Ventoux des cinglés.....	50
Les cent cols : un jeu olympique.....	51
Un coup de foudre.....	53
Le petit caillou et le Grand Bœuf.....	54
Une série de col... embours !.....	55
Pour les cols durs ou les cols mous ?.....	57
Ode à ma petite reine.....	59
Col des champs 2093 m.....	60
La vélothérapie.....	62
Parpaillon... âges.....	63
Petit bain dans le tunnel du Parpaillon.....	65
Les cols de France.....	66

EDITORIAL

Bonjour

Pour la 21^{ème} fois, les plus anciens reçoivent aujourd'hui notre revue annuelle. Pour la 21^{ème} fois recevez tous (3.665 adhérents), un énorme bouquet d'amitié authentique, de fleurs sauvages et de cols merveilleux. Une attention particulière cette année à tous les retraités, les anciens, éléments exemplaires, essentiels et indispensables de notre confrérie. Saluons aussi nos amis européens, de plus en plus nombreux, avec cette année, une entrée en nombre de nos voisins cyclos italiens.

Notre Confrérie, avec l'aide déterminante de René POTY et Jean PERDOUX est conduite calmement, simplement et efficacement. Continuez à nous écrire. Vos centaines de lettres, toujours pleines de chaleur et d'amitié nous font toujours et encore chaud au coeur. Elles sont un des moteurs de notre action.

Après le 20^{ème} rassemblement du LUITEL, mémorable journée, nous serons cette année rassemblés le samedi 11 septembre, au col de la Croix de Bauzon en Ardèche. (Si vous devez participer à la fête, nous vous prions de bien vouloir nous envoyer votre bulletin d'inscription).

Bonne année cyclo à tous.

Henri DUSSEAU

ETONNÉ, MAIS OI! COMBIEN RAVI

On le dit, je l'entends depuis très longtemps, le club des 100 cols vieillit bien !

C'est dans notre petit monde cyclo, une dame qui garde tous ses attraits, une dame dont les atouts enchantent et suscitent regards et envies !

Alors, le «papa» que je suis, comme m'a appelé cette semaine un vieux monsieur membre de notre confrérie, est fier et très heureux. Mais le «papa» pendant plus de 20 ans a regardé son enfant, son idée grandir.

Aujourd'hui l'essentiel reste avant tout le plaisir que notre club donne à ses amoureux du vélo et de la montagne. Restons vrais, aimons simplement notre passion. Le «papa» sourit quand on lui fait remarquer que le règlement du début est devenu règle du jeu, que le classement lui, s'est transformé en «tableau d'honneur». Il sourit, oui, parce qu'entre nous c'est exactement la même chose mais c'est vrai, c'est tellement mieux dit !

Nous en sommes là au club des 100 cols ! Les meubles sont d'époque mais les fleurs sont régulièrement arrosées et délicatement changées. Il faut que tout cela demeure le plus longtemps possible !!

Jean PERDOUX

JE SUIS... CYCLOTOURISTE

J'ai gravi bien de monts, franchi bien des collines,
Dans leurs bois je me suis abrité du soleil ;
J'ai caressé de l'œil les courbes des dolines
Et quand descend le soir, celles des lacs vermeils.

J'ai bu avidement, des nuages aux pieds
L'eau fraîche des torrents, la brise des sommets
Là même où j'ai senti des marmottes m'épier
Sur des chemins sans nom, loin des cols renommés.

Et ma peau a reçu la caresse des vents
Qui savent au ciel gris mettre un peu de saphir,
Ils m'ont aidé parfois et m'ont freiné souvent
Mais je les aime tous, du mistral au Zéphyr.

J'ai connu de bons vieux, blottis au creux des places,
N'ayant pour tout trésor qu'une heure à partager
Mais tout prêts à offrir à qui rompra la glace,
Parfumé d'autrefois, leur cœur de gens âgés.

J'ai tant et tant d'amis un peu partout en France
Qui, comme le Printemps, reviennent chaque année
Pour fleurir Pentecôte aux accents de Provence
Du Nord ou bien d'ailleurs de bleuets surannés.

J'ai tant de souvenirs dans mon sac de guidon
Qu'une vie ne saurait suffire pour vous dire
Tous mes beaux instants, d'absolu, d'abandon
Et de bonheur volé au monde qui chavire.

Venez, vous qui voulez partager mes conquêtes
Et découvrir la terre avec une âme artiste,
Un vélo vous suffit pour commencer la quête
Car, vous l'aviez compris, je suis... cyclotouriste.

Rolland ROMERO N°1269
La Voulte (Ardèche)

INADMISSIBLE

J'en avais déjà entendu parler, des discussions de cyclos montant les cols, mais je n'avais jamais osé le croire : il paraîtrait que des cyclos (membres des 100 cols ?) se réserveraient certains cols pour leur usage personnel, refusant que d'autres viennent y poser leurs roues pour leur collection.

Inadmissible n'est-il pas vrai ?

Et pourtant, non seulement c'est vrai, mais en plus que l'altitude du Chauvot est erronée (1250 pour 1285), là, elle a été portée sans vergogne à... 1300, un col à 1300, cela fait mieux qu'un à 1250, voire 1285. Donc j'ai vérifié de moi-même ce «on-dit». Et bien, même si je n'en avais pas le droit, même si c'était prohibé, je l'ai ajouté, et «pan» dans l'escarcelle ! Pas vu, pas pris. Et que celui qui se l'était réservé se dise bien que s'il ne veut pas qu'un chasseur de cols lui pique le sien, rien ne sert de mettre une pancarte, il faut le surveiller et en empêcher l'accès par les grands moyens (des barrières de sécurité ou des tranchées n'ont jamais freiné un cyclo avide de cols !)

Malgré cela, Prébouret (38-78a), je l'ai eu, et d'autres aussi. Na !

Pierre CHATEL
Oullins (Rhône)

AMOUREUSE ?

Drôle de titre dans notre revue, direz-vous ! Oui, mais si je reprends...Amoureuse d'un col... Voilà ! Ca ne s'explique pas, comme les sentiments en général.

Les premiers récits, que des grimpeurs chevronnés nous avaient fait de ce col m'avaient profondément intriguée. La première fois que je l'ai vu - en poster - j'ai tout de suite compris que celui-là, il me le fallait... Un vrai coup de foudre, quoi ! Ce serait le plus beau, le plus long, le plus haut, de tous ces cols gravis depuis 12 ans, d'abord par amusement puis par besoin, celui-là le serait par amour !

Et je l'ai eu, ce Stelvio, le 28 juin 92, avec la chance ce jour-là : de l'amitié, du ciel bleu, du soleil retrouvé, des jambes faciles. J'ai dégusté son approche, accompagnée du chant du ruisseau ; j'ai apprécié son ombrage dans les premiers lacets, les plus durs, après Trafoï; je me suis régalée d'entendre souvent la voix de mon mari me héler ou m'encourager quelques virages au-dessus de moi; et puis, quand, après le replat du refuge, son sommet s'est enfin offert à mes yeux, avec les cinq derniers kilomètres de lacets à gravir, j'ai senti mon cœur battre, battre ! comme lorsqu'on est amoureuse et que l'on sait que tout va être consommé. Alors, je suis montée doucement, mais facilement un virage à la fois, le regard sans cesse appelé vers le ciel par ce paysage grandiose. J'ai eu le temps de décliner toutes les étapes de cet amour : un peu, beaucoup, passionnément

Enfin, l'arrivée au sommet m'a remplie d'une profonde joie, celle du travail bien fait d'une œuvre longtemps mûrie : j'avais conquis mon maître.

Evelyne BOUTHORS n°2044
Chambéry (Savoie)

CENT COLS... POUR DES SAUCISSONS !

En bon lecteur de la revue fédérale «Cyclotourisme» j'avais bien entendu parler de ce club des «Cent Cols» sans y prêter une grande attention, considérant sans doute que cette association était plus réservée aux habitants des régions montagneuses qu'au cyclotouriste originaire du plateau de Langres que j'étais. Et puis même si mes ascensions répétées du Mont Lassois et des «bosses» du Châtillonnais me donnaient l'impression d'être un grimpeur, les grands cols ne restaient que des petits points mythiques sur des cartes où nous rêvions d'autres exploits. Jusqu'à ce jour-là lorsque je rencontrai un apôtre discret du club, Jean-Louis Borach de l'ASPTT Lyon.

C'était un samedi, le 20 février 1988 pour être exact. Avec quelques camarades de promotion, nous avions pour habitude d'organiser des sorties dans les Monts du Lyonnais, notre école vétérinaire à Marcy nous servant de camp de base. Là, j'étais seul. Adoptant mon rythme «grand père» (il paraît que je donne l'impression de reculer dans les montées !), je pouvais apercevoir à la sortie de Craponne un petit point dans la ligne droite qui mène à Maison Blanche. Ce cycliste semblait avancer régulièrement. Avant d'entamer l'ascension du Col de Malval, plus je me rapprochais, plus le personnage m'intriguait.

Il faut dire que les garde-boue se faisaient déjà rares sur les routes du Lyonnais, mais cette fois la bicyclette s'apparentait à la randonneuse label FFCT. Elle arborait même une énorme sacoche à l'avant et une belle sacoche de selle «made in USA» comme j'en cherchais depuis longtemps, sans doute excentrique, le bonhomme semblait abordable. Arrivé à sa hauteur je n'avais plus qu'à lancer un banal «Salut' qui trouva écho. A l'entrée de Maison Blanche je venais de recevoir en pleine face la réponse et le sourire illuminé de ce cyclotouriste visiblement heureux de pédaler.

Sécurisé par mes dix années de fédération je me hasardai à relancer le dialogue : «Vous êtes licencié à la FFCT ? ». Diantre, la réponse fusa et la conversation alla bon train. Il se rendait à Saint-Martin-en-Haut, content d'avoir trouvé un interlocuteur, je préférais poursuivre la randonnée en sa compagnie.

Jean-Louis nous fit quitter la D489 pour emprunter un petit chemin vicinal plus propice à notre conversation et qui nous permettait de rejoindre Yzeron par sa cascade. Intarissable, ce grand bavard n'arrêtait pas d'évoquer ses randonnées cyclo-camping, les Brevets Montagnards Français, le Club des «Cent Cols». Il glissait dans la conversation des noms déjà rencontrés ici et là au détour d'un article de la revue fédérale : François Rieu (Laplume), Robert Chauvot... Cette montée sur Yzeron ne fut pas son chemin de croix, mais un beau parcours initiatique. Le Val d'Yzeron était splendide sous le soleil et je commençais à découvrir l'utilité du troisième plateau à l'avant. Tout amusait ce grand enfant, sa crevaision, la mine des promeneurs comme les roues avant soulevée dans le dernier raidillon avant le village. Je pensais redescendre sur Lyon, mais avec un bon accent lyonnais il m'invita à le suivre: «Je vais chercher des saucissons à Saint-Martin, c'est à côté». Décidément j'étais de plus en plus intrigué par ce chasseur de cols à la quête de son Graal : les saucissons de Saint-Martin ! «J'en ai jamais trouvé d'aussi bons à Lyon et j'en descends pour toute la famille».

A Croix Perrière (col ou pas col messieurs ??) nous décidons de passer par Dueme, histoire de récupérer de la montée précédente. A Saint-Martin, après avoir acheté ses saucissons il sortit du magasin en me tendant un paquet: «Tiens, ils sont pour toi». Je ne savais pas quoi répondre; rêve ou réalité ce geste me touchait énormément. Je venais tout simplement de découvrir les «Cent Cols»: monter au dessus parce que le spectacle sera magnifique, monter au dessus pour dire «J'y suis passé», monter au dessus parce que ce petit chemin sera agréable, monter au dessus parce qu'une randonnée partagée vaut bien quelques «Pour cent» de trop, monter au dessus parce qu'il est plus drôle d'aller chercher ses saucissons à bicyclette plutôt qu'en voiture !

Modeste enfant des plaines et des plateaux, j'ai pu rejoindre péniblement le mythique club des «Cent Cols» le 8 décembre 1990. Certains y entrent parce qu'ils naissent chasseurs de Cols ou parce que des amis ou des membres de la famille y poussent, ou tout simplement parce qu'un «Cent cols» va chercher ses saucissons au sommets des monts du Lyonnais.

Merci Jean-Louis pour les moments passés ensemble sur les routes de la région Rhône-Alpes. Un modeste Véto-cipède

Eric LASTENET N°3191
Lyon (Rhône)

POUR QUI, POUR QUOI ?

C'est l'histoire d'un cyclo.

Et pour que le monde soit plus beau
Il montait toujours plus haut,
Bravait les difficultés,
Collectionnant les randonnées.

Un jour il perdit sa raison
Pour une soirée en début saison
Son ange partit, il perdit ses ailes
Et s'en alla vaincu par sa belle.

A se morfondre chez lui
Il vit défiler les nuits,
Les journées de ciel bleu
Avaient un goût d'adieu.

Puis les mois passaient
Les heures s'écoulaient
Et de lui rien ne sortait
Qu'un vague soupir d'été

C'est en revoyant la nature
Qu'il oublia son amertume.
Les ballades des beaux jours
Lui rappelaient son amour.

Et le sport se fit fort dans son corps
Pour qu'un jour elle puisse être fière
De l'être qui ne veut être qu'à elle,
Pour que l'envie de vie la ramène à lui.

Claude CHALABREYSSE N°3359
La Bégude (Var)

ENCHAÎNEMENT DE COLS DANS LE HAUT-BUGEY

Depuis pas mal de temps, ce projet me trottait en tête : faire un bel «enchaînement» de cols en Haut-Bugey. Un massif favorable à l'épanouissement de la «colite». C'est ainsi qu'un jour de septembre 92, au petit matin, avec Jeanne, nous avons pris la route qui nous sortait de Bellegarde pour une randonnée pleine de bosses. Une randonnée très généreuse en sites calmes et attrayants. En route pour suivre un itinéraire soigneusement concocté.

La météo était optimiste et l'épais brouillard matinal qui nous enveloppait dès les premières rampes du Col de Richemont n'était en rien de mauvais augure.

Après une frileuse descente sur Hotonnes, plus épais encore était ce brouillard dès franchi Ruffieu et dans la montée du Col de la Rochette. Pourtant, dans les derniers kilomètres de ce col nous commençons à entrevoir un soleil devenu radieux sur le versant de l'Albarine.

Régénérés par ces premiers rayons, nous franchissions sur notre lancée le Col de Mazière et sans problème Hauteville était traversée. Par une belle départementale le quatrième col, celui de la Berche, était vaincu. Là, initialement, j'avais prévu de mettre le cap sur Champdor par une petite route forestière. Or, en jetant un coup d'œil sur la Michelin, nous allions nous apercevoir qu'il était préférable de descendre en direction de Codier et de prendre, à droite, la D34 qui allait nous permettre de passer le très joli Col du Cruchon. De là, deux kilomètres de descente pour atteindre Corcelles, au pied du Col de Pisseloup. Il n'était pas pensable d'être si près de celui-ci et ne pas lui rendre visite. Ce qui allait, être fait. Au sommet, il manquait quelques minutes à nos montres pour qu'il soit midi. Alors, nous revenions en sens inverse jusqu'à mi-col où près d'une fraîche fontaine, repérée à la montée, nous faisons halte pour soulager nos sacs de guidon du poids de notre ravitaillement.

Repas agrémenté du chant de la fontaine et aussi du passage dans la proche prairie, non pas du loup revenant de p... au col, mais d'un beau renard qui, à contrevent, ne nous avait pas reniflés. Mais nos cris allaient l'obliger à 'piquer' un magistral sprint sur le sentier de sa bouffe !

Vingt minutes de pause-repas et retour à Corcelle plongée dans le silence de la sieste, pour retrouver les bords de l'Albarine et arriver à Champdor avec ses deux jolis étangs à l'entrée du village.

Alors que notre itinéraire prévoyait dix cols, les passages improvisés au Cruchon et au Pisseloup allait nous octroyer une rallonge de deux. C'était la bonne aubaine ! Encore fallait-il négocier la suite. Et, c'est sous un soleil très 'plombant' que nous allions grimper le rude Col de Cuvillat, lequel nous amenait dans la Haute Vallée du Séran. Sans descendre jusqu'au Petit Abergement, nous avons alors bifurqué par une route en balcon qui allait nous conduire au Jalinard où nous faisons le plein des bidons. C'était le moment...

Du Jalinard (sur une route encore parsemée d'inscriptions à la gloire de Corinne, la skieuse locale, championne olympique à Albertville), c'était une facile montée au Col de la Cheminée, situé sur une belle 'avenue' bordée de hauts sapins.

Descente sur Monthoux et, entre forêt, pâturages et vastes combes, c'était la remontée jusqu'au Col de Colliard. Sans trop peiner, les bosses entre ce dernier et le Col de Belle-Roche étaient franchies avant de plonger vers Le Replat.

Il fallait ensuite déguster la sèche montée du Poizat et plus dure pour les jambes, l'ascension du Col de Bérentin, col assez pentu. Mais, il y a pire ! Au sommet, quelques biscuits pour recharger les batteries et nous avons retrouvé La Manche. L'abominable chien de la ferme des Follet, qui habituellement se fait une joie de nous prendre en chasse, devait faire la sieste. Calme et silence quand nous avons pris tout à gauche pour le dernier et douzième col, celui de Cuvéry. Là, c'était notre domaine, avec le plaisir de rouler sur ce Plateau de Retord. A Cuvéry (où s'était déroulé le 1er août 1987 la concentration nationale du «Club des

100 Cols»), il était 15 heures lorsque nous avons basculé. Il n'était alors plus besoin de donner un coup de pédale pour arriver à Bellegarde. Pourtant, peu avant Cattray, nous étions arrêtés par quatre bonnes femmes qui, au retour d'une promenade en forêt, avaient retrouvé leurs voitures pillées et en prime pneus crevés! Que pouvions-nous faire, sinon leur prodiguer les conseils de circonstance. Puis nous avons repris la descente sur Bellegarde, où prenait fin cet 'enchaînement, de 12 cols en 120 km. Pas un exploit non, mais une belle virée, tout de même assez musclée. En conclusion, Jeanne et moi avons donc décidé de porter à la connaissance des cyclotes et cyclos 'chasseurs de cols', cet itinéraire qui leur permettra d'enrichir, en une journée leur palmarès au tableau d'honneur des '100 Cols'.

Une invitation à découvrir (ou retrouver) le charme du Haut-Bugey, ses combes, ses profondes forêts, sa floraison, son grand calme et surtout un trafic automobile réduit.

Alors... laissez-vous tenter. Le Haut-Bugey vous réserve de bonnes joies.

Paul MAILLET N°856
CT Chambériens (Savoie)

LA NOUVELLE POLITIQUE DE LES COLS

Heureux enseignants : avoir un ministre qui aime le vélo ! C'est une chance. Eh oui! notre précédent ministre que l'on a vu à l'œuvre dans les courses en ligne comme Paris-Rue de Grenelle (vainqueur), Paris Matignon (abandon), Paris-Elysée (élimination) a imposé sa passion. D'aucun diront qu'il a un peu braqué les instits mais ce sont de mauvaise langues.

Cette polémique mériterait de plus grands développements mais je n'en ai pas le temps et je mets la pédale douce. Donc pour franchir les cols et en sortir sans trop de dommages, il faut rouler en trois cycles. On observe deux comportements dans le cycle des apprentissages premiers. D'abord 'le fort en cuisse' qui attaque le Galibier comme la côte de Louchy . Debout sur les pédales et tout en force. L'apprentissage étant basé sur les erreurs, il s'en aperçoit rapidement, s'arrête après quelques centaines de mètres d'ascension, hors des regards indiscrets si possible. Et puis il y a le timide, celui qui va attaquer par un col corse, par exemple le 'Bocca du Guardia' qui culmine à 19 mètres et a l'avantage d'être ouvert toute l'année. Le cycle des apprentissages fondamentaux oblige les coliers à manier le dérailleur. Tout n'arrive pas sur un plateau cependant. Mais par la grâce ministérielle, on peut tripler. Si le prof a une borne haut-pignon de lui, passage dans le cadre supérieur.

Arrivant au cycle des approfondissements, il va se permettre de repérer sur la carte un col à sa convenance. Quel plaisir et quelle facilité de le grimper en suivant le déroulement des lacets avec son doigt, assis dans son fauteuil, bien au chaud pendant l'hiver! Quitte à se traiter de 'marteau' lorsqu'il passera à la pratique et que ce ne sera pas aussi simple. Approfondir un col c'est aussi en connaître l'environnement. Un col n'est pas seulement une route qui monte. C'est un compagnon que l'on conquiert et dont on se souviendra quand la bise sera venue.

Enfin libéré des trois cycles, le cyclo-colier atteindra, plus ou moins lentement, les sommets qu'il jugeait inaccessibles au début de sa colarité.

Merci, Monsieur le Ministre

Michel RAMBERT N°2673
Saint-Pourçain (Allier)

RANDONNÉE DES VOLCANS

En vers et contre tout, surtout contre le vent.

Ayant quitté Clermont sous une pâle lueur
Sans éprouver du tout ni présomption ni peur
Nous avons par les cols des Goules et du Goulet
Et par le puy d'Aubière échauffé nos mollets.

Et pour atteindre le plateau de Gergovie
D'énormes pourcentages arrivaient à l'envie.
Une brume légère accompagnait nos roues
Et je n'eus point besoin de faire un calcul
Pour savoir que, n'aimant guère la canicule,
Ce temps me réjouissait et m'aidait peu ou prou.

La journée sera longue après ce frais matin ;
Et, suivant cet effort, hors d'œuvre du festin,
Nous dûmes sans répit monter vers Saint-Genès,
Puis le Col de Ceysnat, affronté sans paresse.

Le temps avait changé ; aux fines gouttelettes
Succédait une pluie torrentielle et un vent
Qui nous venait de l'Ouest ; c'était donc droit devant
Et l'effort s'en trouvait aggravé : quelle fête !

On nous avait promis des puys et des sommets,
De pouvoir admirer des sites renommés
Mais ils sont tout noyés dans des nuages trop bas ;
Puy de Dôme, Pariou, la Vache ou Lassolas,
Nous croyons volontiers que vous êtes bien là
Mais, hélas ! c'est manqué, nous ne vous verrons pas.

Et toujours c'est le vent, la tempête et la pluie ;
Nous gardons pour plus tard les espoirs d'éclaircie.
Après avoir franchi le Col de Moreno,
Nous pouvons aspirer à un peu de repos.

Premier arrêt ; c'est le château de Montlozier.
Nous sortons nos chaussures hors de nos cale-pieds.
Des boissons chaudes alignées, café ou thé,
Des gâteaux, nous voilà bien vite remontés.

Les amitiés se nouent au gré de pelotons,
Avec d'autres cyclos sans fin nous discutons
Evoquant le passé, les précédents brevets
Où, bien plus qu'aujourd'hui, nous avons supporté
Des trombe d'eau versées par le ciel d'été
Les Aravis quatre-vingt deux : quel souvenir !
Circuit des Vosges il y a six ans : encore pire !

Nous sommes repartis, plein d'un nouvel élan.
Le Col de la Ventouse est plat ; même le vent
Plus clément, dans le dos nous pousse maintenant
Cela n'est pas très long, mais la route descend

Pour nous mener sans trop peine à Saint-Nectaire ;
Il y a beaucoup de monde ; en ce jour de marché ?
Sur les pieds des chalands, pour ne pas trop mar-
cher
Il faut se faufiler, sans mettre pied à terre.

En route pour Murol ; nouveau temps de repos
Avant de s'attaquer au morceau le plus gros :
Col de la Croix Robert. Je vais en profiter
Pour bien me restaurer et puis réparer
L'ennui que m'a causé un méchant saut de chaîne ;
Un rayon est cassé, deux sont endommagés,

Mais l'aide d'un cyclo qui ne craint pas sa peine
Me permet de revoir ma roue bien dévoilée.
J'affronte le géant lentement, prudemment
Tout va bien au début, mais au bout d'un moment
Même s'il ne pleut plus, les rafales balaient
Les pâturages dénudés ; je suis forcé
De mettre pied à terre et j'en ai presque assez !

Vais-je tenir et jusqu'au bout aller ?
Enfin, tantôt en selle et tantôt en marchant
J'arrive à surmonter ce très pénible instant
Et à dégringoler sur un autre versant : Le Mont-Dore
!

Il faut passer un peu de temps
Pour trouver son chemin ; fléchage déficient.
Mais enfin nous trouvons du prochain col la voie :
Roche Vendeix, pas trop pentu, route sous bois,

Le circuit prend enfin un aspect touristique.
Je viens de rencontrer un couple sympathique à
tandem.

De concert, nous allons cheminer,
Nous dépasser, nous recroiser et jusqu'à l'arrivée
Jamais les uns des autres être très éloignés.
On se tient compagnie, nous sommes les derniers ;

Après nous, plus de concurrents ; mais après tout,
Le but est de finir, nous irons jusqu'au bout
Et nous arriverons en deçà des délais.
Maintenant, la Bourboule est notre point d'arrêt :

Un tampon, un repas, avec beaucoup d'apprêts :
Des provisions solides, et on peut s'en aller.
Encore un raidillon et c'est Murat-le-Quaire,
A nouveau le Mont-Dore et puis la Croix Morand ;
Encore un gros morceau, il faut pourtant le faire,
Mais le vent dans le dos nous pousse de l'avant ;

Nous l'avons mérité, ainsi que le soleil
Qui depuis un moment a paru dans le ciel.
Vraiment, finir par un après-midi pareil,
Après le temps de ce matin, c'est irréal !

La Croix Morand est avalée tranquillement,
Longue descente sur Chambon et Murol,
Dernier repos et dernier ravitaillement.
Encore une montée, mais ce n'est pas un col

Et quand nous atteignons et dépassons Zanières
Toutes difficultés sont désormais derrière.
Un bref détour pour admirer le lac d'Aydat,
Quel beau pays à voir quand le beau temps est là !

Il suffit vers Clermont de se laisser glisser
Sans donner un coup de pédale, et regarder
Ces profondes vallées dont nous avons hissé
Tout le jour nos vélos pour la forme garder.

Un dernier raidillon, pour ne pas oublier
Que nous venons de faire un brevet montagnard ;
Ainsi nous retrouvons notre point de départ,
Juste après le tandem, je pointe le dernier !

C'est fini, terminé, quel regret d'arrêter !
A toute chose il faut une moralité.
Voilà neuf cols de plus à mettre à mon actif
Pourvu que notre ami Dusseau
Veuille bien trancher dans le vif
Et puisse compter dans mon lot
Les deux qui ne sont pas dans le guide Chauvot !
Sinon j'en aurai que sept : qu'ils étaient beaux !

Bernard MARTY N°2981
Chatou (Cher)

CHOSSES ET GENS DE L'ATLAS

«A toi mon ami Gilbert de Gray, qui avait tant aimé ce pays, avant de disparaître cet été 92 fauché par un camion sur une route des Asturies.»

Il est passé le temps où les rapports humains constituaient une des composantes du voyage. Le raz-de-marée du tourisme a tout emporté ; l'étranger de passage qui était un hôte pour devenir parfois un ami n'est plus qu'un client anonyme dont le pouvoir d'achat déclenche la considération distinguée, l'indifférence polie, ou le dédain à peine dissimulé. Rien ne sert d'attendre le reflux, la vague dévastatrice poursuit sa route en s'amplifiant, inexorable. Les nostalgiques de la fraternité n'ont plus qu'à mettre le cap sur le Monténégro ou le Tras los Montes dans l'espoir d'y débusquer quelque peuplade primitive oubliée; s'ils en ont les moyens, ils n'hésitent pas à prospecter les hauts plateaux andins, les toundras finno-ougriennes, voire les monts de Bornéo en dépit de la regrettable tendance qui pousse, dit-on, ces insulaires à vous faire parfois la tête. Pour mon compte personnel, qui n'est jamais très approvisionné, je me satisfais d'un objectif à la portée de tous, le Maroc; mais pas le Maroc des marchands de voyages, Mille et une Nuits à la clef et l'âme berbère au fond des yeux. Car il n'y a pas plus d'âme berbère à Marrakech ou Ouarzazate que d'âme bretonne à Clermont-Ferrand ou auvergnat à Rennes; (arrêtez-moi si je me trompe) tout n'est plus que folklore de commande, et pour trouver l'âme du pays il faut aller la chercher là où elle a trouvé refuge, loin des courants touristiques, dans son sanctuaire du Grand Atlas. Alors en piste !

La piste, c'est pas exactement le Vigorelli, tu peux remballer ton coursier 3/10 à boyaux de soie; dégote un vaillant vélo de facteur ou fais-toi offrir un VIT pour Noël, et fais ton deuil de ton assistance motorisée coutumière, incapable ici de te suivre partout, car la piste c'est tantôt la terre compacte où on s'enlise, les galets brûlants de l'oued desséché, le tas de pierres façon ballast, quand ce n'est pas le rocher à vif, tantôt aussi la douce cendrée qui vient à point soulager les poignets disloqués et la colonne vertébrale déglinguée. Parfois même, il te faudra marcher, peut-être des heures durant, sur une piste en voie de disparition, ravagée par les crues et les éboulements, patauger au travers des rigoles d'irrigation, sans trop les abîmer. Voilà à quoi ça ressemble, les pistes de l'Atlas qui tissent sur le massif leur extraordinaire réseau, lien indispensable entre les villages de l'intérieur et les bourgades du pourtour, unique moyen de pénétrer des paysages étonnants et préservés et d'aller à la rencontre de gens rudes, travailleurs et accueillants.

Ce vieil homme enturbanné à qui tu as demandé le chemin pour Abachkou (bien obligé puisqu'il n'y a jamais de panneau), peut-être qu'il va t'emmener chez lui; accepte sans façon et oublie ta moyenne qui va prendre un sale coup : tu y passeras au moins deux heures, peut-être plus, et même la nuit ; tu apprendras vite qu'ici le temps, on le laisse s'écouler sans le découper en rondelles comme chez nous; ce qu'on n'a pas fait aujourd'hui, on le fera demain, inch Allah ! Déchausse-toi, va t'asseoir sur le tapis devant la table basse où les verres attendent déjà. Le thé à la menthe, c'est le rite minimum de l'hospitalité musulmane, une affaire d'homme: c'est le maître qui passe à chacun l'eau pour purifier les mains, prépare le thé, le goûte, et le sert selon un cérémonial précis, il partage ensuite de ses mains la galette de pain dont il répartit les morceaux qui serviront à racler un peu de beurre, ou à 'saucer' un peu d'huile ou de lait caillé dans le bol; au lieu de cela, ou en plus, ce peuvent être des noix, des œufs durs, des crêpes, de la soupe, parfois une mixture indéfinissable devant laquelle il serait déplacé de manifester autre chose qu'une intense délectation. Autant d'accueils, autant de façons d'accueillir, c'est selon la générosité et la richesse du maître.

Richesse c'est beaucoup dire. Pas de chaises, pas de meubles, pas de lits : on dormira sur le sol couvert de tapis ou de peaux de chèvres. Quant à la notion de 'sanitaire' chère à nos exigences de civilisés, inutile de tourner autour du pot, une sommaire tinette à la turque en est souvent la pièce maîtresse. Un fabuleux marché pour Jacob Delafon le jour où ces gens auront analysé le bonheur généré par la possession d'un lavabo à flux maîtrisé, d'une baignoire superdesign, d'un bidet à injection directe, et d'un sanibroyeur à siège éjectable. Dis-moi, ma chère Gwendoline, comment font-ils pour vivre sans ? Comme on y est bien, pourtant, dans ces pièces fraîches aux murs épais, aux étroites fenêtres à grille tarabiscotée. Luxe inhabituel, certaines s'ornent d'un plafond naïvement décoré. Quand, repris par le souci de ton planning tu

voudras t'en aller, ton hôte pensera sûrement, s'il n'ose le dire ouvertement: 'Pourquoi dis-tu que tu es bien chez moi, et tu veux déjà partir ?', trahissant le besoin de contact dans ces régions retirées.

Heureusement, il y a le souk pas le soukbazar pour touristes de Marrakech, ni même ceux, plus authentiques de Fès ou de Tétouan, mais le souk campagnard des bourgades et des villages, installé parfois en pleine nature, lieu de rencontre irremplaçable où, plus encore que les marchandises les plus diverses s'échangent les nouvelles et les idées. Il faut voir le matin converger de tous les points d'un horizon qu'on croyait ouvert sur le néant ces piétons et ces cavaliers parmi lesquels un camion hoquetant vient parfois soulever un nuage de poussière rouge vite emporté par le vent. Ils ont fière allure sur leur monture ces seigneurs de l'Atlas en turbans et burnous, la sacoche de cuir ouvragée en bandoulière, le poignard courbe à la ceinture. Le soir venu, le silence retombera doucement sur le souk déserté, chacun reprenant son chemin en sens inverse dans la lumière dorée, au pas sonore des mulets surchargés. Spectacle pittoresque qui ne se savoure pas sans quelques contraintes car ces petites bêtes, faute d'avoir été vaccinées avec un rayon de vélo, sont souvent atteintes de cyclophobie galopante: la seule vue d'un vélo les affole, elles se cabrent, refusent d'avancer, font demi-tour, envoient au besoin leur cavalier rouler dans la poussière, avec le résultat qu'on devine sur les bonnes dispositions des nations à notre égard. C'est bête de se lâcher pour si peu... Conduite à tenir en conséquence: fixer la bête dans le blanc de l'œil, et, au premier symptôme de cyclophobie, mettre pied à terre, et s'il le faut planquer sa bécane. Si le sujet est un âne, pas de problème, une indifférence que c'en est vexant. Précieuses bestioles, silencieuses et résignées, vous accompagnez fidèlement l'homme partout où il peut passer, là où la machine ne passera jamais, sur les cols inaccessibles de l'Atlas central, dans les gorges noyées du M'goun.

C'est vrai qu'il faut en parler des gués ; ils sont un des imprévus charmants de la randonnée ; il faut dire que sur les pistes un pont représente un luxe inouï, au point qu'on croit délirer quand il s'en présente un; la traversée à pied sec, si l'on peut dire, est donc de règle, juste le temps d'un agréable bain de pieds dans une eau tiède et peu profonde, et patauger ainsi plusieurs fois par jour devient une douce habitude qui, outre qu'elle vous maintient les pieds en état de grâce perpétuelle, devient vite un des menus plaisirs de la randonnée; mais certains gués sont moins appréciés, les eaux rapides et glacées du M'goun par exemple, ou même redoutables comme celui de l'assif Tifnouten, au pied du Siroua, où mon vélo a failli me quitter pour toujours, un gué qui se franchissait les mains dans les poches deux ans plus tôt.

De l'eau à la toilette, ça coule de source, alors en deux mots rassurons les anxieux de la savonnette; si tu penses ne pas pouvoir survivre sans tes deux bains moussants quotidiens, reste chez toi ou prends tes quartiers dans un palace d'Agadir; si tu es comme moi, un de ces cyclotouristes irrécupérables qui sont la honte du cyclotourisme, un gant à toilette, une brosse à dents, un rasoir et un morceau de savon feront l'affaire. Après tout, pas si clochard que ça, l'eau des puits et des oueds permet une maintenance acceptable, mais il ne faut guère compter sur les fontaines où s'agglutine comme des mouches sur un pot de miel la foule scandalisable des femmes et des enfants; respectons la pudeur islamique, on trouvera peut-être demain un petit bouge, minable comme c'est pas permis, où on appellera douche un réduit obscur avec, au plafond, un bout de tube qui déversera sur ta carcasse malodorante l'eau purificatrice pompée tout droit du marigot voisin.

Allons, restons sérieux l'eau est la véritable sève de l'Atlas, montagne cultivée et surpeuplée; les champs de blé, les vergers de noyers, tapissent les fonds de vallées où déploient dans les pentes les courbes harmonieuses de leurs jardins; tout un réseau de rigoles qu'on ouvre ou ferme d'un coup de pioche, et l'eau court là où elle est utile. C'est au printemps qu'il faut apprécier ces hautes vallées, interminables coulées vertes jalonnées de villages-caméléons aux maisons serrées, aux toits de terre plats; le printemps, la saison-reine de l'Atlas, celle où il étale l'illusion de son opulence grâce au miracle de l'eau, sous les formidables échines enneigées.

On comprendra que cette saison ait ma préférence car elle rassemble tous les avantages, si on veut bien la limiter à mai ou juin: nature plus belle, on l'a vu, beau temps stabilisé sans gros risque d'orages, eaux abondantes, journées longues permettant de faire face aux divers contretemps, températures suppor-

tables tant de jour que de nuit, tous les hauts cols franchissables. Si par malheur un orage vient brouiller les pistes et noyer les gués pour deux heures ou deux jours, ou si une poussée de canicule vient justifier des siestes sans fin, patience ! Récite nonchalamment la conjugaison du verbe *inch* aller qui renferme toute la philosophie locale. L'automne c'est la nature assoupie, fanée, l'eau rare, les journées trop courtes pour parer aux imprévus.

C'est que l'avion n'attendra pas les retardataires étourdis, même munis d'un mot d'excuse du supercaïd certifiant que seule l'absence de panneau était responsable de la confusion entre le Draa du dessus et le Draa du dessous; d'où une regrettable erreur d'itinéraire et une journée passée par profits et pertes. Ça se produit plus souvent qu'on ne croit et ça ne laisse pas forcément des souvenirs désagréables; comment regretter d'avoir découvert le paradis caché de l'oasis de Fint en manquant la piste de Tagnezelt ? L'eau claire de l'oued au creux d'un vallon surchauffé, bordé de falaises, des cigognes, des palmiers, des lauriers roses partout; mais le sable apparaît, s'épaissit, bloque les roues, entrave la marche, use nos forces ; il faut renoncer. Un bouquet de palmiers balancés par le vent nous offre son ombre mouvante pour un repas un peu triste, loin du village pour échapper à une invitation qui aggraverait encore le handicap. Larry en profite pour faire sécher les billets détrempés que, par crainte des brigands, il a pris l'habitude de planquer dans ses pompes. Et presque à regret nous quittons Fint et son décor de rêve pour remonter à la piste ingrate avec des provisions à notre image, épuisées.

Il est vrai que l'intendance est un petit problème pour le randonneur de l'Atlas aux capacités de stockage et de transport limitées, mais c'est la rançon de la non-assistance, du vrai cyclotourisme. Quand même, pas de panique; dans le capharnaüm des minuscules échoppes où cohabitent alimentation, quincaillerie, droguerie, mercerie, c'est à chacun de trouver son bonheur, ces empilements de Vache qui Rit et de lait condensé dont les strates inférieures datent de l'oligocène supérieur, foi de carbone 14; ces confitures, toujours d'abricots; ces œufs rachitiques enrobés d'une couche suspecte; ces yaourts morts d'insolation; mais encore de pleins sacs de fèves, de pois chiches, de haricots, de quoi mitonner un petit ragoût exquis grâce à un vague morceau de mouton disputé aux mouches sur l'étal du boucher. Le pain, il est partout, mais si par malchance tu venais à en manquer et que tu demandes ou en acheter, on te répondra sans doute, comme à Tamkaidoute: 'Ici on ne vend pas de pain, on le donne'. Et quand lassé de cette assommante monotonie, tu échoueras enfin dans une gargote odorante, ce sera encore du mouton et des légumes accompagnés de Sidi Harazem (l'Évian local, en principe préférable à l'eau du puits ou de l'oued) ou du Coca Cola, jamais de Beaujolais.

Mais méfie-toi du Ramadan si tu veux garder farine humaine. Finies les invitations au thé, on pourra même te refuser un verre d'eau , le gargotier restera sec et inébranlable, mais on ira peut-être secouer le boullanger mal remis de sa nuit agitée; dans les villes l'observance est moins stricte et si tes jours n'y sont pas vraiment en danger, c'est tes nuits qu'il faudra assurer à grand renforts de boules Quiès. La fin du Ramadan est une des réjouissance; je me souviens de la soirée d'Assermo, la dernière du jeûne, dans l'attente de la proclamation officielle déterminée par l'apparition du premier filet de la nouvelle lune, du festin rituel qui s'ensuivit, bien modeste à côté de nos goinfries sauvages de fin d'année. Les deux jours suivants étaient jours de fête: sur la corniche rouge de la Tessaout, les petites filles à la frimousse ocrée de henné, rieuses et effarouchées par nos appareils photo, vraies petites femmes dans leurs superbes robes multicolores à paillette. Dans quelques années vous serez mariées sans avoir choisi, pas plus que vous n'avez choisi votre malédiction de naître femmes en ce pays. Mais n'y pensez pas, riez, aujourd'hui c'est la fête. C'est que l'enfance est courte dans ces pays rudes, et surtout pour les filles ; toute leur vie elles la passeront à porter. Dès l'âge de 4 ans tu porteras dans ton dos un petit frère à peine plus jeune, plus tard les seaux d'eau faits de vieux pneus de camions, les paniers de linge au bord de l'oued, à moins que tu ne sois un de ces tas de bois ou d'herbe qu'on voit marcher sur deux petits pieds nus; et on ne t'enverra pas à l'école où tu perdrais les bonnes habitudes et gagnerais de mauvaises idées; plus tard encore c'est deux enfants que tu porteras, un dans ton dos et un dans ton ventre, sans cesser pour autant de filer la quenouille ou de faire la lessive. Il me revient une pub, de chez nous: «Comment Valérie va-t-elle hydrater sa peau ?» C'est que chacun a bien des soucis sur cette terre, ma pauvre dame. Heureusement il y a une justice, la misère n'est pas que chez les riches.

En comparaison les garçons font figure de rois ; on les voit caracoler fièrement au trottement agile de leurs petits ânes, heureux de vivre et un brin effrontés; partout où l'on passe, ils rappliquent à toutes jambes en piaillant; qu'on s'arrête pour manger et leur cercle se referme sur nous, de plus en plus serré, et donne-moi un stylo, et donne-moi un bonbon, et donne-moi un dirham. On sait que c'est comme ça, il faut l'accepter. Certains peuvent être touchants, comme ces deux petits au bord d'une citerne ombragée; ils jouaient à faire nager une sorte d'iguane vert qu'ils voulaient à tout prix nous vendre pour se faire quelques sous; pas de chance, chers petits, on est végétariens, mais on en touchera deux mots à William Saurien ça peut l'intéresser. Comment oublier aussi ces dizaines de petites mains sales qui, à Amemzi, se tendaient vers nos bananes, ces fruits merveilleux qu'elles n'avaient sans doute jamais touchés ; pauvres gosses, vous avez dû maudire ces roumis sans cœur, mais nos sacs étaient presque vides et l'espoir de les remplir encore lointain et incertain.

On pourrait en évoquer à l'infini, de ces souvenirs qui font d'une incursion dans ce Maroc profond une aventure humaine sans commune mesure avec une randonnée en pays évolué; mais même ici dans l'Atlas, sur les routes touristiques qu'il n'est pas toujours possibles d'éviter, la différence éclate déjà. Un jour à Asni 'Venez dans ma maison, on prendra le thé. On y va, une fois de plus, mais ce coup-ci, service minimum, sans amuse-gueules, et aussitôt est déballé le fatras des 'souvenirs' plus ou moins berbères ou apparentés à fourguer au meilleur prix aux pigeons qui sont tombés dans la nasse; et le sourire initial fait vite place à la grimace si tu fais semblant de ne comprendre où est ton devoir, car cet homme a une nombreuse famille, je te jure, et que ça pour la nourrir, tu saisis ? On est à plusieurs; Larry qui adore marchander, se dévoue pour libérer l'équipe; mais si tu es seul tu finiras toujours par serrer les poings et desserrer les cordons de la bourse devant la montée des périls. Quand je revois la soirée du Djebel Siroua, dans la bicoque du vieux Hadj (Hadj: titre accordé au musulman qui a fait le pèlerinage à la Mecque) Le thé traditionnel, le repas, la nuit qu'il passa dehors, assis sur le banc de pierre pour veiller sur notre sommeil. Cette petite comparaison résume toute la différence entre le 'Maroc touristique' et celui qui ne l'est pas encore.

Voilà en vrac quelques impressions laissées sur mon âme endurcie de vieux routier par deux explorations du Haut-Atlas. Décrire des itinéraires m'a semblé trop difficile, et puis pourquoi prendre les gens par la main au lieu de les laisser échafauder leur aventure eux-mêmes ? Toutefois, sans pour autant ravager les plates-bandes de «Où irons-nous ?», je me laisserai aller à soulever légèrement le voile du mystère. Si une traversée routière s'avère inévitable, donner la préférence à celle du Tizi n'Test, la plus belle, la plus sauvage, relativement ignorée du grand tourisme dans sa partie élevée. Pour l'Aventure avec un grand A, c'est l'embarras du choix. Dans l'Atlas central l'absence de piste auto continue (1) oblige à emprunter de grands cols muletiers où passent de vrais mulets, de vrais ânes, et même de faux chameaux qui sont de vrais dromadaires. Parcours musclés, aux antipodes du cyclotourisme étriqué et frileux avec véhicule d'escorte, où les problèmes d'intendance sont grandement atténués par l'hospitalité montagnarde. Les pistes de l'Atlas oriental sont entièrement cyclables, et celle de Tounfite à Boulmane est la merveille entre toutes, sur la totalité de son interminable parcours; mais la merveille de cette merveille ce sont les 100 km de la vallée du Dadès, extraordinaire déploiement de toute une palette d'aspects divers, depuis le colossal Colorado initial jusqu'aux sauvages gorges pourpres de la fin, en passant par la spectaculaire corniche et les étranglements de la partie moyenne; parcours inoubliable entrecoupé d'amples coulées verdoyantes et pleines de vie. Qu'on se contente de cet aperçu sommaire, prétendre à une description exacte n'aboutirait qu'à en trahir la beauté. En plus se rattache à cette traversée l'accueil chez Moha, le plus touchant de tous ceux que nous avons connus, dans une pauvre bergerie dont je ne dévoilerai pas l'emplacement, même sous les tortures les plus raffinées. Après le thé la femme de Moha se met à pétrir la pâte, à la cuire sur le feu d'épineux dans la cambuse enfumée; après quoi elle dresse un trépied de bois auquel elle suspend l'outre de peau remplie de lait de brebis, et pendant plus d'une heure elle secouera cette baratte rudimentaire; du pain et du beurre frais spécialement à notre intention, on a beau finir par trouver normale la gentillesse spontanée des ces gens pauvres, comment ne pas être un peu gêné ? Et même beaucoup en voyant Amina, le lendemain matin à 4 heures, recommencer le même exercice, sans perdre le sourire ; peut-être avons-nous été trop gloutons la veille... C'est sans importance car, dit Moha 'C'est son travail, c'est comme ça, chacun son travail' Sentence sans appel, et qui résume toute l'organisation d'une société sans complications; l'important est de naître du bon côté.

J'ai te faire un peu rêver ? Réveille-toi et vite. Le tourisme de masse est, pour les pays pauvres, à la fois une aubaine économique et un fléau moral; il n'est que d'en constater les effets désastreux en Extrême-Orient, en Amérique Latine, en Afrique. Il est sans doute facile, du haut de notre bien-être et pour notre amour du pittoresque, de souhaiter qu'il reste encore longtemps dans ces montagnes des bergers et des agriculteurs qui triment durement sur des champs soignés comme des jardins, arrachés à grand peine à une nature aussi hostile que belle, qui vivent sans le moindre confort dans des masures rustiques, à des jours de marche d'une pharmacie ou d'un médecin; avec ça, une marmaille sans autre avenir que les bidonvilles de la plaine maintenant que le robinet de l'émigration est fermé. On n'arrêtera pas le progrès qui charrie autant de poisons que de bienfaits. Au fur et à mesure que l'hydre noire du réseau asphalté allongera ses tentacules aux creux des vallées secrètes, elle y étouffera l'âme berbère; les merveilleuses terrasses cultivées s'affaisseront les unes sur les autres, les maisons fraîches et accueillantes se videront et retourneront à la terre dont elles sont nées, la bergerie de Moha sera 'réhabilitéé' en auberge où les cars climatisés dégorgeront leur contenu de touristes bariolés et braillards. On n'en est pas encore là, et le Haut-Atlas n'en perdra pas pour autant ses splendeurs éternelles, mais il aura perdu ce qu'on venait y chercher parce qu'on ne le trouvait plus ailleurs, et qu'on appelle l'âme d'un pays. (2)

(1) En 1988, la grande piste auto de Demnate rmo, fortement abîmée par l'érosion, devait être remise en état de carrossabilité.

(2) A voir dans les revues la prolifération des annonces pour trekkings pédestres, VTT ou 4x4 dans le Haut-Atlas, la menace est réelle, et il est question de couvrir le massif d'un réseau de gîtes et de refuges : le début de la fin...

Michel PERRODIN
Talant (Côte-d'Or)

LE COL DES ENCOURDOULES

Robert je t'aimais bien tu sais...
Quand tu te dessinais en escargot...
Tu savais rire et faire rire
Tu savais pédaler et grimper
Tu savais regarder et écouter
Tu savais raconter
Tu m'as fait connaître la légende de Norette
Au pays de Vallauris
J'ai voulu voir et savoir
Je n'ai pas retrouvé la grotte
Je n'ai pas retrouvé la clochette
Je n'ai pas retrouvé le trésor
Je n'ai pas retrouvé la barque
Je n'ai pas retrouvé les cordes
Je n'ai pas retrouvé la chèvre d'or
Pourtant inscrite sur L'IGN 3644 Ouest
Je n'ai pas retrouvé Norette
Mais
Grace à toi j'ai découvert le col des Encourdoules
Et au delà du goudron et du béton
Un site extraordinairement vert et sauvage
Encore plein de souvenir des celto-ligures et des gallo-romains
Qui nous y ont précédés
J'ai relu avec émotion tes textes
Publiés dans la revue du club des Cent Cols
De 1978 à 1989
Où tu savais si bien parler des autres
Où tu savais si bien parler de Maryse
Où tu avais dit «un grand merci au club des Cent Cols
De nous avoir ouvert les yeux» (bulletin n°6)
Tes yeux à toi se sont fermés à jamais
En souvenir de toi il nous restera à jamais
Le col des Encourdoules 222m 84 09 34 147
Un grand merci à toi «Robert Belloni d'Antibes»
Le club des Cent Cols nous permet aussi
De garder l'ouverture du cœur

Paul André
La fourmi de la Turbie

«SANS MENTIR, SI VOTRE RAMAGE SE PAPPORTE À VOTRE PLUMAGE, VOUS ÊTES LE PHÉNIX DES HÔTES DE CES BOIS»

Le maillot rouge tranchait sur le vert de la garrigue et je pouvais lire à la faveur des virages un nom en belles lettres blanches. Le gars rouquin qui promenait la marque d'une société bien connue devait avoir à peu près mon âge. Il montait en souplesse, j'avais eu beaucoup de peine à gagner sur lui.. Je le voyais nettement dans les surplombs et nous échangeions parfois un regard furtif. Le tube horizontal de mon vélo se constellait de cristaux de sel, les mains moites glissaient sur le cintre, les yeux brûlaient, mais j'étais arrivé dans sa roue. Le souffle court, le cœur sur les lèvres, je réussis à articuler un «Salut, ça va ?» qui obtint pour réponse : «Tu es bien le plus fort.» J'étais le plus fort, Ah ! Mais ! Je n'allais pas en rester là ! D'un effort violent, le regard voilé, je m'élançai pour les dernières centaines de mètres.

Titubant au sommet du col, le regard vague, mais l'amour-propre satisfait, je pris un air détaché pour accueillir mon adversaire du jour. Surprise ! A la sortie du dernier virage, mon gars s'était arrêté et paraissait explorer le bas-côté de la route. Il saisissait un paquet assez volumineux qu'il fixait (avec ses bretelles!) sur la potence et reprenait tranquillement l'ascension. Curieux, j'attendis. «Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?» «Je pense bien ! C'est une forme de Roquefort. Vois, l'emballage est intact, l'emballage s'est à peine déformé dans sa chute. Mais donc, tu grimpes sacrément bien. Si tu roules aussi fort, tu dois être parmi les meilleurs du coin ! Quand tu m'as lâché, je me suis relevé, heureusement, c'est ce qui m'a permis de voir le fromage !» Durant une fraction de seconde, je vis des oreilles pointues se couvrir de poils roux et un nez qui s'allongeait étrangement entre deux yeux pétillants de malice. Mon interlocuteur me voyait-il couvert de plumes noires?

J'avais à peine dépassé les vingt ans, nous étions redevenus des hommes libres, mais nos tickets de rationnement nous accordaient 300g de pain par jour et à peu près le même poids en matières grasses ou fromage par semaine ! Il n'y a pas de moralité à cette petite anecdote. Trente ans ont passé, je ne sais toujours pas résister à l'appel du maillot qui me précède dans un col.

Emile GOUTTES
Chambery (Savoie)

ROULER AVEC DES «TÉNORS»

Mode d'emploi en quelques anecdotes.

Je ne suis pas un avaleur de kilomètres et encore moins un chasseur de cols. J'ai eu la chance (ou le malheur, qui sait ?!!!) de rouler avec deux «ténors» (J.L Borach, P. Châtel). Ils m'ont fait découvrir la montagne à bicyclette, avec ses joies et ses peines. Dans leur sillage je n'avais qu'à bien me tenir et à comptabiliser les cols franchis. Opportuniste, je l'ai été, mais jamais je ne regretterai les muletiers qu'ils m'ont imposés. Je ne serais pas au club des 'Cent Cols' sans leur aide.

«AVANT TOUTE RANDONNÉE, TU LES CONSULTERAS»

Leurs cartes IGN déjà pointées sont autant de cartes au trésor devant lesquelles il est permis de rêver à de nombreuses sorties, et qui recèlent de mystérieux cols invisibles jusqu'alors sur nos «Michelin». Ils ont le don de remonter le moral et les scores. Combien de fois m'ont-ils fait constater que j'étais passé par cinq ou six cols supplémentaires sans le savoir!!

«LEUR PRÉCISION TU ADMIRERAS»

Cartes IGN au 1/25 0000, altimètre, compteur hectométrique: leurs accessoires m'ont toujours amusé, mais j'avoue qu'ils se sont rapidement révélés utiles sur un sentier Gr au fond des forêts du Vercors, au sommet du pic de la Rochette (à la recherche respectivement du col de la Rama : 26-481 et du col de la Croix de la Coche: 42-31a) ou encore au passage de l'Ouillon (73-194).

«LEURS CONSEILS TU SUIVRAS»

Ils ont toujours su rendre les ascensions moins pénibles en bavardant énormément, blagues et devinettes pour Jean-Louis, épopée pour Pierre. Je ne serais jamais arrivé entier au sommet du Glandon (73-114) sans Jean-Louis. Il savait où je pouvais récupérer un peu, les déraailleurs n'avaient plus qu'à suivre ses instructions. Les pourcentages les plus terribles en devenaient presque plus humains. A force de les écouter j'ai pu refaire certaines randonnées les yeux fermés tant j'avais l'impression d'être déjà passé par là.

«AVEC EUX TU ADMIRERAS ET TU T'AMUSERAS»

Ces deux conquérants avaient décidé d'aller hisser leur flamme au sommet de quelques muletiers avant 'les lacets mauriennais'. Je les ai maudits, notamment au cours de l'ascension du col Nord des Lacs (73-290): mouliner, marcher en poussant les vélos, remonter en selle pour cent ou deux cents mètres sur un sol lunaire et pousser encore une fois, sans compter la neige au sommet ! Mais là-haut, quel spectacle fabuleux: le refuge de l'Etendard, le Grand Lac et le Lac Blanc sous la neige en plein mois de juin ! Je garderai un souvenir extraordinaire de la descente sur le col de la Croix de Fer qui suivit : un randonneur belge, interloqué de nous voir sur ce chemin nous demandera même «s'il y a une route au dessus, une fois», d'autres nous applaudiront en nous regardant descendre les névés sur les bicyclettes.

«MAIS TU RESTERAS VIGILANT»

Souvent emportés par la beauté du site, grisés par la descente dans une prairie magnifique, ils oublient assez curieusement les réalités du monde moderne. Après avoir glané le Pas du Tout (26-333) nous venions juste de quitter une mer de brume qui venait mourir dans les rochers du Truilluras au Pas de la Baume (26-329), vision trop poétique pour Jean-Louis qui aperçoit au dernier moment un fil électrique au travers du chemin: ce n'était certes pas prévu sur la carte ! Comme l'accueil des 'autochtones' d'ailleurs. Après avoir galéré depuis le Pas de Fontfène (26-2456) jusqu'au Pas du Lièvre (26-235) sur un chemin qui n'existait plus, nous nous sommes fait accueillir par des chiens et des éleveurs la fourche à la main pour un des derniers

muletiers de la journée: la Pas de l'Aye(26-205). Nous l'avons atteint honteusement à pied, les vélos gardés en otages par les habitants de Clair-Noir, après une demi-heure de palabres.

«LEURS RACCOURCIS TU ÉVITERAS»

Surtout à la sauce «Châtel» !! Après le col de Rieupeyson (26-441) qui terminait un chemin légèrement humide et boueux, j'étais heureux de retrouver le goudron de la D199. Hélas, Pierre avait décidé de couper par un sentier pour rejoindre le col de la Rama (26- 481) : «C'est tout droit et on gagne deux kilomètres», il venait de m'offrir un parcours du combattant: un kilomètre à enjamber des troncs d'arbres abattus, à porter le vélo sur l'épaule, à s'accrocher aux branches, à bien mouiller ses chaussures à défaut de les enduire de boue, à me casser la figure sur les roches glissantes. Je suis arrivé au col avec un mal de dos terrible, les bras et les jambes égratignés, un garde-boue endommagé, et deux ou trois boulons manquaient à l'appel ! Je ne m'étendrai pas davantage sur le 'raccourci' qui mène du col de la Croix de Fer (73-141) au passage de l'Ouillon et au col de Bellard (73-194, 73-175) par le côté sud. Même Jean-Louis râlait !

«TU LEUR PORTERAS À MANGER»

Dans leur allégresse, ses ogres ivres de cols frais, oublient facilement leur estomac. Je repense souvent à Jean Louis avant le Pas de l'Aye (26-205). Je savourais une salade de riz maison quand il découvrit ce qui devait lui servir de repas: deux bananes écrasées, mélangées à de délicieux fromages dans leur coque plastique rouge: tous les muletiers de la matinée avaient contribué à la préparation de cette mixture infâme et immangeable étalée au fond de le sacoche. En bon disciple, je me devais de partager mon repas. Quant à son coup de fringale, vers la Chamba avant le col de la Croix de la Coche (42-31a),... tout s'est terminé à l'auberge du village !!!

«ENFIN DES POSES TU LEUR MÉNAGERAS»

Ces braves chasseurs de cols pédalent autant avec le cœur qu'avec les jambes, au risque de friser parfois la catastrophe. Après un raccourci à la «Châtel» (refrain : c'est tout droit et on gagne deux kilomètres) nous arrivons avec le ténor en question au col de l'Echarasson (26-402) (Mea culpa : nous avons semé tout de même deux randonneurs à cheval par ce sentier). «Hou la, je fatigue, il faut que je fasse une sieste» (sic). Ma foi, je n'avais plus qu'à m'asseoir et à attendre ! Attendre Jean-Louis également au cours de l'ascension du col du Grand Taillet (74-18): il avait visiblement du mal à rester éveillé sur son vélo et il m'a fallu lui parler constamment pour qu'il ne s'endorme pas le nez sur le guidon. Mariage la veille, 'réveil' à trois heures pour commencer la randonnée organisée par le CR Thonon à six heures, col de Saxel (74-12), de Terramont (74-21), de Jambaz (74-17), le méchant pourcentage du Corbier (74-34) : j'ai bien cru ne pas pouvoir le ramener à Thonon !

Un modeste vélocipède

E. Lastenet
Lyon

SESTRIÈRE ET CHABERTON (UN WEEK-END AU BOUT DU MONDE)

Depuis belle lurette, j'entends parler par-ci par-là, et à travers certains récits, de cette fameuse route (ou plutôt de cette fameuse piste), allant de Sestrière à Susa (Italie), ou vice-versa, au choix. Qu'a-t-elle donc de si particulier pour susciter un tel intérêt? Elle n'est pourtant pas goudronnée, alors pourquoi l'emprunter? Tout simplement par la multitude de ses cols à franchir, huit au-delà des 2000 mètres sur route classique, pour les habitués des confréries des cols (les Cents et les Durs) et treize pour les plus fanas d'entre eux, dont je fais évidemment partie.

Xavier qui sera mon compagnon de route est bien présent au rendez-vous fixé à la gare de Briançon en ce samedi 15 août. Sans plus attendre, nous nous dirigeons aussitôt vers le magasin de cycles Riquet Sport, pour la location des VTT, auxquels il faudra très vite s'habituer (position des mains, du dos, des jambes..)

Nous montons en selle à 9h15, le ciel est bleu et ensoleillé, la température agréable et la distance de cette première étape tournera aux alentours des 90 km pour un dénivelé avoisinant les 2200 mètres. Est-ce beaucoup? Et bien oui, si l'on considère que 1000 mètres sont effectués sur une chaussée non revêtue.

Dès les premiers hectomètres, nous sommes déjà dans le vif du sujet, la montée sur la vieille ville ou ville haute est affolante pour notre cœur, mais heureusement, la pente de la chaussée s'adoucit ensuite, au niveau de la citadelle. Nous dominons à présent le lit encaissé de la Durance. La vue est imprenable sur le site pittoresque du Pont d'Asfeld, un ouvrage d'art d'une belle hardiesse situé une cinquantaine de mètres au-dessus du lit de la Durance. Après ce replat bienfaisant, nous nous élevons ensuite en lacets au-dessus de la vallée de la Clarée, à travers les pins, avec cette magnifique échappée en contrebas sur le bassin de Briançon. La pente est correcte mais je suis en furie, car l'air pur de la montagne que nous étions censés respirer, est remplacé par les gaz d'échappement de l'important trafic automobile italien en majorité. Navrant!

Xavier est dans son élément, il a la «frite», quant à moi je peine en silence, mais j'avance tout de même. Mon équipier passera en tête pour le 'Grand Prix de la montagne' au sommet du Col de Montgenèvre (1850m) ainsi qu'à tous les suivants, d'ailleurs.

La petite station de Montgenèvre est l'un des premiers centres de sports d'hiver français, et l'obélisque qui se dresse quelques mètres au-delà de la douane française, rappelle que la route a été rendue carrossable sous le 1er Empire (1807). Quant à la douane italienne un peu plus loin, elle sera moins réticente que sa voisine française, tout simplement «allez, passez» sans zèle.

On s'en donne ensuite à cœur joie dans la descente sur Cesana Torinese, dépourvue de tout flux automobile, celui-ci étant coincé à la douane.

Guère le temps de souffler (pourtant nous l'avons!) que nous entamons déjà la montée du Colle di Sestrière, un morceau de choix, celui-là, avec ses dix kilomètres de long pour une élévation de 690 mètres, et dont les inscriptions au sol ne cachent guère que le Tour de France est passé par là. Au sommet, à 2033 m d'altitude, il est grand temps de se ravitailler, car au delà, nous sommes proche d'un univers inconnu. Fruits, légumes et yaourts garniront notre panse, à l'ombre, au bord d'un mince filet de cascade.

Nous sommes déjà engagés dans cette fameuse route militaire italienne des crêtes de l'Assietta empruntée par la Randonnée Alpine Côte d'Azur-Léman. Dans le Colle Basset 2424m, la principale difficulté de cet itinéraire carrossable et non muletier comme certaines langues l'envisageraient, il faut bien faire la distinction. Evidemment le terrain est semé de cailloux, la pente est irrégulière et il faut jouer l'équilibriste dans chaque lacet, mais enfin...

Quant à Xavier, son pédalage fougueux ne me permet pas de rester en contact avec lui, premier avertissement et petit coup de pompe.

Au sommet, le vent frais souffle avec vigueur et la vue est assez étendue sur ces sommets chauves de toute végétation. Ce n'est pas non plus les quelques «pétarades» d'engins motorisés qui vont rompre le silence régnant de main de maître.

«Acqua», «Acqua», ce refrain, échappe de temps à l'autre de notre bouche, mais désespérément, point d'eau dans le voisinage hostile et sauvage ; comble de malheur mon bidon est percé. Au-delà, la route épouse la ligne de faîte qui suit, en dents de scie nullement aiguës, les points les plus élevés. La récolte à proprement parler, débute : Colle Bourget 2299m, Colle di Costa Piana 2313m, ... Côte Plate ... curieux nom pour un col dont la vue en contrebas est saisissante. Puis les nuages commencent à voiler le ciel, la température effectue une chute vertigineuse, obligeant Xavier à revêtir son Gore-Tex. Ensuite, nous débouchons entre deux murets sur le rude versant escarpé du Colle Lauson 2497m, suivi du Colle 2483m qui n'a pas encore trouvé d'identité.

C'est au Colle dell'Assietta 2472m que nous laissons de côté la route classique, pour suivre un autre tracé qui va nous mener nul ne sait où, peut-être au but du monde. La chaussée reste caillouteuse jusqu'au Colle del Gran Serin 2540m pour ensuite aboutir aux remarquables forts du Gran Serin.

Au-delà, la montagne prend progressivement le dessus sur la piste. Une extrême prudence est de rigueur sur cette sente étroite et parfois périlleuse. Ce n'est pourtant pas l'enfer comme on pourrait le croire, mais bien le paradis et nous embrassons un vaste panorama où le coup d'œil vaut bien son pesant d'or. On a la sensation de toucher le ciel et si cela ne tenait qu'à nous, on s'élancerait comme des oiseaux. On avale ensuite, sans trop savoir leurs emplacements, le Colle di Vallon Creux 2552m, Colle delle Vallette 2551m, face à l'imposante cime du même nom, puis c'est avec quelques difficultés à pied (fatigue ou état du terrain?) que nous atteignons le point culminant de la journée le Colle della Vecchia (appelé aussi Colle di Vallon Barbier) 2605m, au pied de la Cima Ciantiplagna 2849m.

Nous consultons régulièrement nos montres, car nous ne voudrions pas arriver tard au premier hôtel sur l'itinéraire, situé à Meana, en retrait de Susa de trois kilomètres (je n'avais pas pu réserver dans Susa, la ville étape prévue à l'origine). Le plus dur est passé, la descente qui doit nous rapprocher du Colle delle Finestre semble du gâteau à première vue, mais les apparences sont trompeuses et nous devons très vite revoir notre jugement, nous avons droit à un bon chemin pour mulets, assez dangereux et nous devons prendre des risques à travers une brume envahissante, pour éviter les crevasses. Soudain, oh! Miracle! ... une fontaine. Ce n'est pas un mirage! Rendez-vous compte: trois heures passées sans eau... Ce1a commençait à devenir long.

Nous retrouvons à présent la route classique et ses rares voitures au niveau du Colle delle Finestre 2176m, pour aussitôt, sans même jeter un dernier regard derrière nous sur ce chef d'œuvre, nous engager dans la descente carrossable bien que pas encore goudronnée. Le bitume fera son apparition plus tard au niveau de la forêt, au Colletto di Meana 1455m, que nous traversons grâce à une multitude de lacets incomparables.

Il est 18h30, nous avons bouclé 90 kilomètres et l'albergo Bellavista est charmant, à l'abri de tous regards, un bon accueil en français, un excellent repas, et une bonne nuit (le contraire aurait été surprenant). On ne pouvait rêver mieux.

Dimanche 16 août : 62 kilomètres

Pour le retour sur Briançon, nous ne sommes nullement pressés par le temps, mon train pour Paris n'est que le soir à 20 heures et le car de Xavier pour le Jura, le lendemain. Nous avons donc entièrement le choix entre les trois solutions qui se présentent à nous: la première par le Colle di Chaberton 2761m (IGN 2674m), un muletier peu connu, mais haut-lieu célèbre historiquement (une bonne carte est alors nécessaire pour

le repérer), la seconde par le Col de l'Échelle 1766m et la troisième par le Col de Montgenèvre 1850m, l'itinéraire direct prévu en cas de mauvais temps. Si les distances des trois se valent, il n'en va pas de même de la difficulté, mais cela n'influence pas notre choix et nous optons pour le Chaberton (le plus dur, évidemment !), car le temps est magnifique et un «2000» vaut mieux qu'un «1000».

Quoi de mieux que de démarrer par une descente pour nous rapprocher de Susa que nous évitons de ce côté-là. Il est encore tôt et il y a peu de circulation, ce qui nous arrange bien, car nous sommes sur le grand axe qui se disloquera plus tard en deux directions célèbres, la vallée de la Maurienne et celle du Briançonnais. La vallée est intéressante et la chaussée monte parfois avec rigueur, mais quoi de plus normal, il faut bien les effectuer ces 800 mètres d'élévation bitumée qui mènent au pied du Chaberton!

Nous nous ravitaillons des mêmes «engrais» que la veille (fruits, légumes et yaourts), avant d'apercevoir au loin, sa seigneurie le Chaberton, cerné en son sommet, des créneaux de ses batteries. C'est au village du Fenils 1276m, là où s'écarte la grande route, que le Génie italien a tracé une route géniale où le temps n'a plus aucune valeur. On s'engage alors à travers une autre dimension qui, en réalité, est une piste stratégique au revêtement douteux non entretenue depuis belle lurette. 10h30, à peine quelques tour de roues sur le plus petit développement, que nous posons déjà pied à terre, la pente devenant de plus en plus forte rendant quasiment impossible, le fait de tenir sur son VTT. Pourtant, nous l'enfourchons de temps à autre, à travers des bois de mélèzes, dans un calme et une solitude totale.

Pour le moment, l'eau ne manque pas et nous profitons pleinement des fontaines et autres ruisselets. 12 heures, à la cote 1769 mètres, derniers ravitaillement sous bois, puis notre progression continue, tantôt en vélo, tantôt à pied, en nous évertuant à trouver dans la montagne, le passage qui nous donnera accès au sommet.

Vers 2000 mètres, là où la végétation a disparu, ce n'est carrément plus cyclable, le 4x4 ne passe plus, les motos à la rigueur, mais la pente est plutôt faite pour des mulets ou des engins chenillés.. Même à pied, ce n'est pas du gâteau ! L'échine courbée, le front trempé par la sueur due au soleil ardent, poussant le vélo, nous progressons à présent au flanc de la montagne. Le passage devient délicat et périlleux sur cette corniche renforcée de poutrelles et de fer rouillé, là où est justement située la frontière franco-italienne imaginaire.

Nous sommes proches du but. Dans un cirque de falaise, l'ascension semble s'achever par des terrifiants lacets qui nous obligent même à reculer! Il est 15h30 et nous ne savons pas trop où est situé le col. L'avons nous dépassé? Un marcheur nous affirmera que oui, ce qui nous soulagera bien, car si nous ne l'avions pas vu nous aurions poursuivi notre chemin jusqu'au sommet du Monte Chaberton 3130m, 500 mètres plus haut, mais en trois kilomètres seulement.

Vu l'heure, nous n'avons plus le temps d'effectuer l'aller-retour et pourtant le sommet est passionnant avec son fort le plus haut d'Europe.

Pour la descente, nous avons déjà des renseignements: nous savons entre autre qu'il est quasiment impossible de l'effectuer en VTT. Un sentier abrupt et dangereux où le dérapage est plus ou moins contrôlé et avec au menu des crevasses à sauter et quelques éboulis à franchir.

Les «promeneurs du dimanche» montent, quant à eux, par ce sentier depuis Montgenèvre qui est plus court que par le versant italien, pas étonnés de voir des cyclistes en ce lieu. Ils ne nous adressent pas la parole et nous ignorent totalement. C'est chacun dans son coin!

Au bas du sentier, nous retrouvons enfin la route, toujours non asphaltée, mais beaucoup plus à notre convenance où nous pouvons enfin apprécier le charme du Vélo Tout Terrain. C'est ensuite le Vallon des Baissees et à travers les alpages nous rejoignons le Col de Montgenèvre où Xavier hurle sa joie, sa tâche achevée. Une dernière descente en direction de Briançon et c'est la conclusion de cet extravagant week-end.

Que de souvenirs garderons-nous de ce périple où nous avons côtoyé le sublime ! Seule la montagne peut susciter en nous une telle allégresse, une telle jubilation de liberté et tant de sensations.

Maintenant que la voie est tracée, vous y êtes cordialement invités. Un bon VTT, un peu de courage et, comme nous, beaucoup de chance avec la météo. Ainsi vous pourrez ajouter 13 plus de 2000 mètres à votre palmarès..

Charles WINTER N°1835

Levallois-Sporting-Club (Hauts de Seine)

SANS TAMBOUR NI TROMPETTE

24 août 1992, il est six heures, je suis réveillé, un coup d'œil par la fenêtre m'assure que la journée sera belle. Petit déjeuner copieux, j'ai un appétit terrible. Le sac à dos est prêt, avec des vivres pour la route, un petit matériel de dépannage, l'imper, un pull et surtout le guide N 18 du Briançonnais des circuits pédestres très utile pour la pratique du VTT en montagne. Chargement du vélo sur la voiture pour aller au Col du Montgenèvre, départ effectif de ma randonnée VTT.

Il est 6h45 quand je quitte le hameau des Combes. Me voici à pied d'œuvre, un dernier coup d'œil sur le guide, j'enfourche le VTT, il est 8 heures. J'ai 700 mètres de dénivellation à grimper.

A l'entrée du village, je prends à gauche devant un magasin de sports, une rue qui s'élève entre les chalets. Des rues aux noms évocateurs tel que «Chante le vent», du «Chalvet», du «Rocher Désueur», de la 'Combe' me conduisent en haut du village où le goudron s'arrête. Un grand panneau indique les diverses randonnées possibles avec l'itinéraire. Une barrière bloque les voitures qui seraient tentées de passer. J'emprunte ce chemin de terre sur 200 mètres environ, pour prendre à droite un sentier qui grimpe brusquement dans les pins. Cette traversée agréable et odorante débouche dans une clairière où l'on prend quelques lacets raides que je passe en poussant. Puis je peux rouler à flanc sur un sentier dominant la vallée de la Clarée. Le hameau des Alberts est en bas, au pied d'une pente abrupte impressionnante.

Je m'arrête un instant pour admirer et souffler un peu. Au loin les sommets enneigés forment une belle toile de fond. Le sentier continue à flanc avec des marques à la peinture blanche de loin en loin. Jusque là ça va, j'ai bien roulé. Mais un passage plus difficile m'oblige à porter le vélo sur cinq cent mètres environ, dans un éboulis très abrupt qu'il faut traverser. Passage un peu délicat franchi avec mille précautions, ensuite je peux rouler à nouveau. Le sentier monte à travers un pâturage par des lacets agréables ou je dérange quelques marmottes.

Enfin l'objet de ma convoitise apparaît à mon regard. Ah ! la passion de collectionner les cols, que certains de mes amis trouvent ridicule ! Cette passion exulte, le cœur bat plus vite, oui il est là : c'est mon centième plus de 2000 ! Encore quelques efforts sur ce sentier de la Fanfare, j'arrive incognito au Pas de la Fanfare à 2560 mètres d'altitude dans un silence remarquable, il est 10 heures. Mais la fanfare résonne dans ma tête, me rappelant un 14 juillet où descendant du Chaberton avec des amis, nous étions arrivés au Montgenèvre alors que la fanfare de chasseurs alpins donnait l'aubade.

Heureux d'avoir grimpé ce nouveau col, je casse la croûte après m'être couvert car il fait frais. Quelques photos pour mémoire. Je ne continuerai pas vers le Col de la Lauze que je connais déjà, j'y étais monté de l'autre côté. Je vais retourner par le même chemin, malgré le passage délicat.

La descente se passe bien et à midi je retrouve mes amis aux Combes, qui ont préparé un repas succulent. J'ai encore un appétit terrible !

Jean-Claude MOUREN N°1870

CSP Aix-en-Provence (Bouches du Rhône)

LA ROUTE DES CRÊTES DE L'ASSIETTA

Après avoir, il y a quelques temps disserté de tout autre chose, il était temps que je la fasse, d'autant que ma liste 92 risquait d'être bloquée sans ces fameux plus de 2000.

Au départ de Sestrière, cela fait une boucle de 70 kilomètres, dont 20 seulement sont goudronnés. Question de dénivelé : 1850 mètres, 1400 si on tient à la version courte. Pour la rotation, je préconise la descente d'abord : 20 kilomètres seront vite avalés, d'autant qu'il s'agit de route à assez grande circulation, alors que dans l'autre sens, il vous faudrait les monter sous le soleil, dans le flot automobile et avec le vent de face (vent d'ouest dominant).

Rien ne sert de partir trop tôt : 8 heures, voire 9 heures du matin suffisent. En ce deux septembre, partant à 8h30, j'ai trouvé 3° à l'ombre dans la descente ! Et même si on est bien bronzé, ne pas oublier de se prémunir contre le soleil : les directions ascensionnelles restent très longtemps les mêmes.

Quant à l'eau, même si on n'est pas un gros buveur, prévoir au moins deux litres : il y a un point d'eau à 1970 m, un pas assuré à 2050 m sous le Colle delle Finestre et un tout aussi peu sûr sous le Colle di Fattière, et... c'est tout jusqu'à Sestrière avec un vent d'ouest dominant qui déshydrate assez vite. Dernier conseil avant de partir : éviter les dimanches et fêtes pour partir, et, si c'est possible, attendre un lendemain de pluie: le sol n'en sera que moins poussiéreux, vous éviterez de (trop) patiner et de manger de la poussière dans le sillage des motos. Et les paysages n'en seront que plus nets.

Les routes dans l'ensemble très roulantes, pour peu que les pneus soient de dimension supérieure à 28. La carte IGC (Istituto Geografico Centrale - Torino) au 1:50.000 est une alliée précieuse et suffisante. Départ de Sestrière en direction de Torino. A Pourrières, vous prenez à gauche vers Balboutet et commencez à monter. Le revêtement cesse à la sortie de ce village. La pente est régulière et la route excellente. A 1900 mètres vous débouchez sur un petit plateau, Piano dell'Alpe, où le paysan traite ses vaches à la main en plein champ. 800 mètres plus loin, carrefour avec la SP N°172 du Colle delle Finestre. La route se dégrade un peu jusqu'au col, altitude 2176 mètres. Point de vue superbe sur les lacets montant de Susa.

Ici, deux solutions se proposent à vous : redescendre sur le plateau par la même route qui emprunte la Randonnée Alpine Côte d'Azur-Léman qui mène directement au Colle dell'Assietta, ou revenir 50 mètres sur vos pas et prendre à droite la route montant vers les sommets. Avec la première solution vous n'avez que 9 plus de 2000, alors que la seconde vous en offre 13 (14 avec une petite variante).

Donc prenons la plus bénéfique : à droite. Si la route ne permet plus le passage automobile, les 'vélos passent largement (les motos aussi d'ailleurs!). Après quelques lacets, vous voici au dernier point d'eau (S'il coule !) sous le Colle di Fattière 2 530 m, facilement accessible par la pelouse. Observez bien celle-ci, peut-être, comme moi, vous y verrez un chamois. N'oubliez pas de prendre votre vélo, car du col un sentier vous permettra de rejoindre la route sans perdre trop d'altitude, compter 45 à 60 minutes pour ce détour. On remonte le Vallon Barbier vers Colle della Vecchia (ou Colle di Vallon Barbier) 2605 m. Le paysage est époustouflant : au nord, le glacier de l'Agnello, la Dent d'Ambin, le lac du Mont-Cenis avec le Massif de la Vanoise en arrière plan; au sud le Bric Ghinivert, la plaine turinoise et coupant celle-ci à l'horizon, une autre crête et sa route à cols à plus de 2000 au nord ouest de Cuneo). Pour peu qu'il ait neigé quelques jours auparavant, vous vous régalez.

Après le col, la route continue à monter jusqu'à l'altitude 2835 mètres, près du sommet de Cima Ciantiplagna 2848 m, élévation maximale de la ligne de partage des eaux Dora-Ghisone, entre le Colle de Sestrière et le Colle delle Finestre. Et vous commencerez sûrement à avoir des sérieuses craintes quant à votre heure d'arrivée finale. Mais dites vous bien que passer ici, même à 15 heures ne présente aucun risque. Descente sur le Colle delle Vallette 2551 m, puis route à niveau avec quelques passages éboulés (terrain stable) par le Colle di Vallon Creux 2552 m jusqu'au Colle del Gran Serin 2540 m et ses ruines d'anciens baraquements

d'où un petit détour, 150 mètres, permet de monter à la Punta Del Gran Serin 2640 m et son fort aussi en ruine. Descente sur le Colle dell'Assietta 2472 m où vous retrouverez la route directe citée plus haut, puis montée à la Testa dell'Assietta 2566 m.

Vous pénétrez dans le Parco Naturale del Grand Bosco. Devant vous s'étalent les montagnes frontalières avec le Massif de la Meije en arrière plan. Descente sur le Colle 2483 m, puis sur Colle del Lauson 2497 m et Colle Blegier 2381 m. La route est toujours aussi bonne. Pour ceux qui n'auraient plus d'eau : à 50 mètres en contrebas de ce dernier col, coule une source, mais sans moyen d'y remplir sa gourde.

Montée au Monte Genevris 2536 m avant de redescendre sur Colle di Costa Plana 2313 m par une route un peu rugueuse. D'ici au Colle Bourget 2299 m, la route devient humide, boueuse s'il a plu trop longtemps.

Colle Bourget au Colle Basset 2424 m n'est qu'un long faux plat très roulant. Encore 50 mètres de dénivelé jusqu'au terminus de la télécabine et il ne vous restera plus qu'à descendre par une route en moins bon état que celle empruntées, mais restant très cyclable, jusqu'au Colle di Sestrière 2033 m. Si par hasard vous veniez à être surpris par la pluie le Syndicat d'initiative de Sestrière, ouvert sauf dimanches et lundis, vous renseignera en français sur la météo. Voici quelques abris en dur : Colle delle Finestre, entre Colle della Vecchia et Colle di Vallon Creux, dans les renforcements des baraquements du Colle Del Gran Serin, à la maison entre Testa dell'Assietta et Colle 2483, au terminus télécabine au dessus du Colle Basset

Toujours dans cette région, un autre col semble très facile, je ne suis monté que jusqu'à 2100 mètres : Passo della Longia 2817 m, accessible par l'inoubliable Vallée de l'Arquentiera où les marmottes se dorment au bord de la route qui la remonte jusque vers la côte 2500 mètres.

Autre vallée non revêtue, celle du Thuras avec ses prés et ses ruines (1948 m) remplis de marmottes, tout comme mérite une visite, à côté de Sestrière, le hameau de Grangesises, prouvant que l'on peut aussi construire du beau: les automobiles y sont interdites et cherchez le quartier de l'église, c'est encore plus joli.

Pierre Chatel N°2081
Oullins (Rhône)

LES AVENTURES DE «TROIS GARÇONS»

Il faisait chaud sur Annecy en ce samedi qui, sur deux jours, devait leur permettre d'accomplir le célèbre Circuit des Aravis.

Il faisait chaud, très chaud quand ils longèrent le lac. Leur regard ne fixait pas encore les cimes traîtresses environnantes mais plutôt les vallonnements graciles et gracieux des muses savoyardes s'adonnant à une tout autre activité sur les plages verdoyantes de ces lieux encore enchanteurs.

Tout se déroulait à merveille si ce n'était l'inquiétude, maître Optimus a un estomac récalcitrant mais pour qui le fréquente souvent, rien de grave: un massage à deux doigts et ça repart!

Pessimus, la moustache lisse et fraîche, le verbe haut et rocailleux, ne sentait plus les pédales et avançait fièrement détaché du groupe, tel un éclaireur en opération... Enfin bref, la forme était là, signe d'une randonnée sans problèmes. Quant à Rosus, malgré une condition entretenue depuis des mois par une culture diététique personnelle, il savait se désaltérer à l'eau fraîche des montagnes que la Savoie sait offrir au promeneur assoiffé.

Mais que le soleil frappait fort... Que la route montait et cette eau si fraîche mais si plate se mit à prendre une belle teinte dorée dans un verre embué et son goût d'une amertume légère glissa dans son corps en surchauffe... Hélas! La réalité refit surface à une halte casse-croûte sous forme d'un breuvage se voulant citronné mais n'ayant pour effet que de laver un peu plus un estomac déjà passablement rincé.

Ah ! Que ce soir, dans quelques heures, l'arrêt à l'hôtel sera doux pour nos trois promeneurs... Leurs pensées s'y posent déjà... Mais nous verrons plus tard car les premières rampes de l'Arpettaz se présentent là, sur la gauche. Peu à peu, parmi les mouches et les taons, le trio s'étira... Rosus, pédale légère et souple, sans un regard pour ses compagnons, partit vers les cimes, sur un rythme soutenu, dépassant fièrement ça et là d'autres cyclos essoufflés, cramoisis, caramélisés...Optimus, fort de sa longue expérience et de ses crampes stomacales adopta une allure plus modeste en rapport avec ses capacités du jour, s'arrêtant une ou deux fois à l'ombre des grand frênes que la nature avait su planter là depuis des lustres.

Quant à Pessimus, la chaleur de l'accueil, l'inquiétude et, dit-il, une légère surcharge pondérale, le firent ahaner, suer, s'arrêter, repartir, pester, galérer mais tout de même arriver au sommet où ses deux compagnons l'attendaient depuis peu, affalés dans l'herbe fraîche, leur regard tourné vers le Mont-Blanc tout proche.

Enfin ça y était, la difficulté du jour était vaincue. Une seule pensée, vu l'heure déjà bien avancée: l'hôtel, l'hôtel et sa douche, l'hôtel et son restaurant, l'hôtel et son lit...

Optimus, responsable de la logistique, avait un soir passé, déplié sur son bureau, la carte routière des lieux. Qu'elle était plate, la Michelin 74 avec ses noms savoyards... Flumet ...La Giettaz... Crest Voland, juste à côté...près du circuit...l'hôtel du Mont Charvin...vue imprenable...Logis de France...parfait...le choix est fait et retenu, mais du papier à la réalité il y a parfois un pas, même un gouffre profond duquel pourtant «il va falloir sortir»... 6 km de montée abrupte pour enfin mériter le repos... C'en est trop pour Pessimus et Optimus! Rosus, sentant un reliquat de forces et de bonté mêlées, laisse parler son cœur et écrase les pédales afin d'aller chercher un véhicule motorisé et salvateur pour faire gravir à ses deux amis les derniers lacets de ce supplément...il sue sang et eau, l'heure tourne vite que les pédales...mais que voit-il? Une voiture le dépasse...deux vélos sur le toit...des signes «amicaux» de la main... Pessimus, Optimus...auto-stop...ingratitude...solitude...mais que de rires et de souvenirs...Le trio se reformera ce soir autour de la table de l'amitié et d'un verre frais, embué, doré, ce n'est plus un mirage mais une belle réalité...

Il faisait très chaud en ce samedi de juillet sur Annecy quand Optimus, Pessimus et Rosus prirent la route de Crest Voland !

Michel SAVARIN N°2739, AS l'Union (Haute Garonne)

QUELQUES COLS PEU RECHERCHÉS

Deux kilomètres après la gare de Veynes, on entre dans le monde du silence. De petits vélos suggèrent d'aimables parcours entre Durance et Buëch. L'un d'eux vous envoie au col des Verniers, raide et courte grimpe ouverte sur le ciel et dans les schistes de la montagne d'Oule. On passe au Saix, départ d'une jolie traversée sur Esparron. A Savoumon, l'amateur d'insolite préférera le Pas de Jubéo au col de Faye. Il y fait très chaud ce jour de Mai. J'avais, jadis, rejoint Saint-Genis, par un curieux tunnel et un vestige de pont métallique théâtre d'un solitaire numéro d'équilibriste. Le relief était confus. Il l'est encore, mais cette fois, je le trouve, ce col du Colombier, en contrebas après une longue grimpe dans les cailloux. Un chemin en part, vers d'autres cols, à l'issue incertaine. Le sentier de descente dégénère vite, oublié des hommes. Il y a même du portage, laborieux et délicat, mais une curiosité: des troncs en cours de pétrification, appuyés contre une paroi ruisselante. Au Lauza, je croyais être à Faye, mais qu'importe, la route est là...

Plus que ruines, au col de Blaux, m'a-t-on dit à la Curnerie. Ce n'était que trop vrai. J'y voulais dormir, mais suis passé sans ralentir le pas. Un Vététiste costaud serait peut-être monté à vélo... Au col proprement dit, un sentier bien marqué plonge dans le thalweg, mais vite encombré d'arbres abattus par les orages et que nul n'enlèvera. A louvoyer dans ce fouillis, passe le peu de jour qui reste. Je finis par comprendre que ce petit replat herbeux devra me servir le couche. Premier bivouac de la saison sous les étoiles. La poésie du lieu m'échappe et le sommeil me fuit...

Et dire que j'étais à 300 mètres du chemin descendant au Caire, le sentier y débouche discrètement. Pas étonnant que, il y a 4 ans je ne l'ai pas trouvé. L'énigme est résolue qui ne méritait guère de l'être.

Le Caire, la Motte, ont des monuments aux morts hors du commun, Bayons, une très belle église, hélas fermée, comme l'est le refuge forestier au bout de la route forestière des Combes humide et fort pentue. En part un sentier horizontal, mais très précaire, dans de vertigineuses ravines. Je juge même prudent, de transporter alternativement et en plusieurs fois le sac et le vélo. Et c'est ainsi qu'on accède au «boulevard» qui court sur la crête de Mélèzes, entre 1500 et 1600 mètres. J'ai décroché trop vite pour trouver la station de Chabanon. Mais le chemin qui dévale sur Sélonnet est cyclable pour mes 650 (made in Indonésia). J'aimerais savoir quelque chose sur cet étrange campanile cylindrique de Sélonnet.

Passée la Javie, la route de Draix domine de beaux ravinements qu'un peu de verdure protège d'un lessivage total. Après le village, le pointillé continue à s'appeler sans vergogne : D22. C'est en fait un large chemin couvert de cailloux et, plus haut, semé d'éboulis, qu'on enlève peut-être une fois l'an. Deux hommes m'ont affirmé que, près du col, était une maison de berger ouverte et inoccupée. C'était vrai également. J'y ai même trouvé matelas, table et chaises. Le «Carlton» quoi ! J'ai doublé le pas car le temps filait, mais maintenant l'heure est douce, le pâté a un goût de foie gras, comme était triste la sardine d'hier soir.. La D22 vient mourir dans l'alpage encore désert du col de la Sine. Sur l'autre versant, l'oued et les genêts achèvent de gommer ce qu'il en reste. La forêt est derrière moi. Le bon sens commandait de plonger droit sur Tartonne, mais je n'aurais pas passé le col du Diable, pas si infernal, même dans le ravin des Gypières. J'y ai trouvé une trace de roue de moto...

Laval, haut lieu de la Résistance, dernier lacet du col du Défend, avant de dévaler sur le libre-service de Barême. Petit arrêt à Senez, sans doute chef-lieu du plus petit canton de France et ancien Evêché ce qui laisse rêveur. Un des derniers titulaires réfractaire à la bulle Unigenitus, alla finir ses jours à La Chaise Dieu où le climat est moins bon. La petite cathédrale, immense pour ce minuscule village, recèle de belles choses mais montre elle aussi visage de bois. Ainsi l'ont voulu les pilliers de trésors... Après, jusqu'à Blieux la nature dispense ses derniers sourires.

Au Bas Chaudoul, je rechausse les pataugas, sans illusions : la piste démarre roidement, dans un paysage très minéral. Il faudra pousser plus d'une fois dans les cailloux. Bon, si on n'aimait pas on ne serait pas là. Et puis, qu'on se le dise, à mi-parcours (Blieux-Majastres 13 km), il y a un col, non répertorié mais signalé

par un joli panneau qui a nom Reibert 1464 m. Dans la descente, au loin, dans cet univers chauve, le Poil a renoncé à Vivre. Majastres, le bled perdu par excellence, eut une école, et demeure une oasis quasi unique dans ce désert cerné par les Asses et le Verdon. Ce pays de pierres, que je traverse pour la troisième fois- et je suis loin de le reconnaître vraiment- je l'aime. Venant de Rougon, de La Palud ou de Blieux, vous referez sans hâte comme moi, ce retour vers la vallée. Le soir, au gîte d'étape de Thoard, 'seulet, je suy, seulet ne voudrais estre' mais qu'y faire ?

On a regroupé en commune, sous le nom de Haute Duyes-Les Hautes Sources les fermes qui survivent, mais au dernier village, un panneau rappelle encore un ancien nom : 'Auribeau'. Puis la route devient chemin qui monte au col d'Ainac. Un artiste anonyme a fait d'un petit arbre mort, un bonhomme ithyphallique et couillu qu'épargnera la hache de la vertu offensée. Du col, une sente de plus en plus incertaine descend sur Ainac et Lambert, qui eurent aussi un maire dans un passé lointain. D'heureux retraités m'offrent à boire frais. J'apprécie avant de reprendre, 21 ans après, le sentier du col Saint-Antoine, encore très praticable quoi qu'ils m'en aient dit. Le reste est facile. Un peu de vie saisonnière, semble demeurer à Feissal, autrefois Fiscal, car domaine d'Eglise, de «Fiscus», le panier qui servait à collecter l'impôt. Ce qui reste à tondre peut être laissé aux moutons... En 1971, n'était qu'un tronc d'arbre sur le Vançon bouillonnant, le pont antique s'étant écroulé. Nous étions deux, point trop fiers là dessus...

La route de Sisteron est chargée d'histoire antique: Rocher de Dromon, Chardavon, la Pierre Ecrite, relisez votre Guide Bleu Provence. Mais je ne m'attarde pas: à l'exemple de Paul Curtet dont les récits nous charmaient naguère et que je n'ai pas connu, je vais gagner mon logis par le train qui me déposa voilà quatre jours. Ce petit train Grenoble-Veynes à qui il faut souhaiter longue vie, face aux démons de la rentabilité et de l'autoroute future..

Marcel BLOUD
Coublevie (Isère)

HOUNTARÈDE

En franchissant facilement Hountarède d'Est en Ouest en juillet 87, je ne pensais pas être à deux doigts (ou plutôt quelques dents) d'être moi aussi PPH, 5 ans plus tard, en voulant le faire dans l'autre sens.

Comme Godefroy, (récit initial), j'étais en rodage, après opération. Comme Philippe Bonneau, (revue n°20), j'étais parti de Luchon, en visitant d'abord La Barousse. Mais là s'arrêtent les similitudes : l'opération remontait à 5 mois et, s'il en restait des traces, j'avais quand même monté Portillon et Peyresourde quelques jours avant. Balès, je connaissais, et m'étais contenté de Mortis et Chérach. Etant parti pour la journée, j'avais tout mon temps et visais à faire seulement de la distance, pour réhabituer les muscles aux efforts prolongés.

Alors, après un détour par Avertignan, Montréjeau et Gourdan-Polignan, pourquoi pas Hountarède, ce qui me permettait de le tester dans l'autre sens, en complétant ma collection recto-verso, et peut-être d'essayer le Couret (38-8,R) à quelques kilomètres.

Mais le cyclo propose et la route dispose. La route classique, voie d'accès pour Luchon et l'Espagne, étant trop encombrée, dès que j'en trouve une plus tranquille sur la gauche, je bifurque. Une carte me confirme que cette D26E conduit bien à Hountarède, en passant par Burs. Si Philippe Giraudin, maître ès carte m'accompagnait, il me ferait remarquer que les courbes de niveau sont très rapprochées. Mais j'ai toujours plus ou moins négligé ce détail, et une fois de plus je vais le payer. En quelques dizaines de mètres, la chaîne a franchi deux étapes sur la gauche, puis deux autres à la faveur d'un virage, et bien que peinant je me crois tranquille sur 38x28, mais la pente s'accroît encore, comme il m'est interdit de forcer, pas d'autre solution que de basculer sur le petit plateau. Je pourrais maintenant revenir sur 24 à l'arrière, mais je suis tellement écœuré que je reste tout à gauche, 26x28, tant que dure ce mur. Oh, bien sûr, ce n'est pas très long (un bon kilomètre quand même). Mais pour moi qui comptais passer l'après-midi relax, c'est gagné. Après, bien sûr, c'est du billard et j'arrive au col en 38x14 et dois même freiner sérieusement car ça descend.

Hountarède est donc bien passé de justesse, mais pour le Couret, il faudra une autre visite, car un peu plus bas, je fais une rencontre... Le félibre et promoteur d'Hountarède en personne. Et comme cette journée ne peut s'achever banalement, Pierre Roques m'apprend qu'il a fait ce matin sa dernière classe, c'est donc sa première sortie de retraité, en attendant de fêter l'événement le soir avec ses collègues. Beaucoup plus modeste fut le pot qui nous réunit avant que chacun reprenne sa route, mais l'essentiel y était : l'amitié. Ce n'était pas notre première rencontre, mais c'était la première non préparée, sur la route, dans l'exercice normal de notre passion commune.

J'en ai bavé, dans Hountarède, mais la conclusion me récompense largement de mes efforts.

Pierre Cordurié N°351
Cautiou (Pyrénées Atlantiques)

VENI, VIDI, TURINI...

Allez savoir pourquoi le Turini m'avait toujours fasciné! Souvenir sans doute de mes jeunes années où les petites Mini et autres Gordini du Rallye de Monte-Carlo animaient l'actualité des mois d'hiver ! Bref, il me fallait franchir le Turini.

Quel rapport avec nos deux roues me direz-vous? Et puis nous sommes mi-avril, au printemps et pas en janvier !

D'abord je vais beaucoup moins vite; la limitation de vitesse est passée par là, ensuite, se tenir 'debout' sur deux roues sur le verglas, c'est encore beaucoup plus scabreux que sur quatre. Quant à la neige, elle est partout !

Car le Turini, je suis en train de le franchir non pas à la sueur de mon front aux stalactites de mon menton. MENTON ! J'ai quitté le soleil de Menton ce matin pour réaliser mon rêve, tuer mes fantasmes, combler mon ego freudien.

La réalité dépasse la fiction. A mesure que le sommet se rapproche, la partie de patinage devient de moins en moins artistique. J'ai une fâcheuse tendance à partir en sous-virage et le contre-braquage manque d'efficacité. Plusieurs fois il me faut mettre pied à terre pour sortir des rails ou franchir en pas glissé de grandes plaques de verglas. Ma moyenne est désastreuse. A ce train-là je ne serai pas à quelques centièmes mais à des heures du record. Je vais manquer les gros titres de la presse Centcolienne dans le style «Il A VAINCU..» La température est hivernale et même pire que cela. Le rêve se transforme en mirage : l'oasis du col, le fumet odorant d'un bon chocolat...

«J'ai eu droit à mon chocolat chaud.»

«Je me suis réchauffé à la chaleur du fourneau.»

L'après-midi, sur la route de Triganu et du Verdon, au pied du Col Bas, il y avait le village de Caille (sic - Michelin 84-8) et il neigeait...

Bernard ESNAULT N°5951

Paris

ENTRE CIEL ET TERRE

Au cours d'un voyage cyclo-muletier dans les Alpes Maritimes, je fais étape à Saint-Dalmas de Tende, avec l'intention d'effectuer le lendemain un circuit franco-italien comportant une impressionnante série de cols.

Aujourd'hui le programme promet d'être copieux : le parcours prévu fait franchir 27 cols dont 18 à plus de 2000 m d'altitude. Me basant sur des indications relevées dans la revue des «Cent Cols», j'ai décidé d'effectuer ce fameux circuit de 85 km dont 70 utilisent des pistes non revêtues. Le temps indiqué était de 9 heures, avec un VTT et 12 heures avec un vélo normal. Suis-je un cyclo lent, ou bien l'auteur de ces indications est-il un cyclo rapide ? J'ai mis 13 heures avec un VTT... Il est vrai que j'ai cherché le chemin en dépliant la carte assez souvent, que l'état de certaines pistes empruntées par des véhicules tout-terrain motorisés était désastreux, que des névés m'ont beaucoup ralenti dans les plus grands cols italiens et que je m'arrête pour une photo chaque fois que cela en vaut la peine. En fait j'aurais dû effectuer ce circuit en deux jours, et en deux boucles avec comme point central le col de Tende, ce qui m'aurait permis de mieux profiter du décor qui est vraiment grandiose.

Mais revenons au départ. De St-Dalmas de Tende situé à 696 m je me dirige vers Castérino où se termine la route goudronnée. Je mouline sur un développement réduit (26 dents à l'avant et 30 à l'arrière), la pente est sérieuse mais les beaux lacets tracés dans la forêt sont agréables et font oublier l'effort. Passage près du lac des Mesches formé par la retenue d'une centrale hydroélectrique. La pente est plus faible. Voici Castérino. La beauté de l'endroit me surprend. Un petit coin de paradis: un univers de forêts, de prairies fleuries, de rochers parmi lesquels bondit le torrent de Castérine. Un village où il doit être agréable de séjourner quelque temps dans le calme et avec la perspective de merveilleuses balades dans la proche vallée des 'Merveilles'.

Une terrasse m'invite, je ne résiste pas au plaisir de déguster un grand café-crème... allez vous étonner après cela de mon retard en fin de journée ! Mais je suis cyclotouriste avant tout et j'essaie de profiter des bonnes choses offertes en cours de randonnée.

Un panneau de bois indique la direction de la Baisse de Peyrefique (2030m). Les choses sérieuses commencent. Sur la piste caillouteuse mais en bon état, le VTT fait merveille. Ça monte doucement mais sûrement dans un décor pastoral avec un fond de hauts sommets rocheux se découpant dans le ciel tout bleu.

Au col, les pique-niqueurs sont déjà installés. Ceux-là vont passer une journée tranquille. Ils auront sans aucun doute l'occasion de voir plus de marmottes que de voitures! La piste continue en direction du col de Tende. L'altitude 2000 m étant dépassée le relief n'est plus trop ardu. On descend un peu, puis on remonte pour franchir un autre col et il en sera ainsi toute la journée. La contemplation est permanente sur la droite, vers le bas, vers le val de Castérino, tout en bas. Vers le col de Pernante est construite une maison de bergers où je me procure de l'eau. Un automobiliste s'approche et m'apprend qu'il précède un groupe de vététistes venant du col de Tende. Il s'étonne de me voir voyager seul sur ces chemins et me recommande la prudence. Un peu plus loin, je rencontre les premiers du groupe, ce sont des adultes, très bien équipés et sans doute expérimentés. Puis un quart d'heure derrière, des jeunes qui semblent avoir des difficultés à progresser parmi les trous et les pierres. Beaucoup plus loin encore, des «petits jeunes' qui marchent en poussant leur vélo avec peine. Ils me demandent si «c'est encore loin», je n'ose leur avouer la vérité, j'essaie de les rassurer, ils ont soif, je leur donne ce qui me reste d'eau, je referai le plein au col de Tende. Je calcule qu'il leur faudra bien une heure pour atteindre le point de ralliement. Quant au moniteur qui me recommandait la prudence, j'estime qu'il fait preuve de beaucoup de légèreté en laissant ainsi ces gamins livrés à eux-mêmes sur ces pistes semées d'embûches, avec leur soif, leur faim peut-être, et leur fatigue. Il est midi trente lorsque j'aperçois les constructions fortifiées du col de Tende. En dessous se déroulent les impressionnants lacets de la route montant de la vallée de la Roya. De nombreux automobilistes italiens ont investi les parages du col pour le pique-nique du dimanche. Je fais comme eux et déballe les provisions du sac. Il faut reprendre des forces, la route est encore longue.

Je me dirige maintenant vers le pas de la Canelle, premier col de la série italienne à franchir cet après-midi. Tout va bien pour le moment mais le serveur du café de Castérino était persuadé que la route des plus hauts cols ne serait pas dégagée et que la neige pouvait encore interdire le passage. Il n'avait pas tout à fait tort, d'importants névés recouvrent la piste au col de la Boïra (2102m) au col de Marghareis (2085m) et au col des Trois Seigneurs (2111m), toutefois le passage est possible en marchant près du vélo.

Depuis le col de Tende, la piste est tracée en corniche avec un vide assez impressionnant côté gauche, l'endroit est d'une exceptionnelle sauvagerie qu'accentue encore un épais brouillard sur les cimes, on a par moment l'impression de pénétrer dans les nuages.

Un vététiste de Grasse rencontré en début d'après-midi, m'accompagne près de deux heures, c'est un passionné de montagne qui pratique lui aussi, outre le VTT, la randonnée pédestre et l'alpinisme. Nous avons des tas de choses à nous raconter mais il doit retourner vers le col de Tende où il a laissé sa voiture et nous nous séparons au col des Trois Seigneurs. A partir de cet endroit le plus dur est fait, mais le but est encore bien éloigné... Au col de Celle Vieille (2098m), le chemin redevient plus roulant et la végétation réapparaît.

Après une quinzaine de kilomètres qui me semblent bien longs, je découvre une ferme perdue dans la montagne, à proximité du Mont Tanarel. C'est une vieille bâtisse aux abords peu soignés, la paille et le fumier s'étalent dans la cour et débordent sur le passage. Plusieurs personnes discutent au milieu du chemin. Je les salue: 'bonjour'. Leur «buongiorno» me rappelle que nous sommes encore en territoire italien. Une fontaine coule à proximité, justement je manque d'eau, mais je n'aime pas me servir sans demander 'acqua ?' et je tends mon bidon qu'ils remplissent aimablement. «Grazié», «arrivederci».

La piste m'entraîne jusqu'au mont Saccarel. Au bord d'un vide vertigineux est érigée une statue monumentale, «Il redentore», selon la carte IGN.

Je rejoins le col de Tanarel où s'amorce la descente vers St-Dalmas mais nous en sommes encore loin. Extraordinaire itinéraire tout de même qui permet de cycliser une journée entière sans jamais redescendre sous les 1800m d'altitude et qui dépasse le plus souvent les 2000m.

La route du col de Lariée est déconseillée à la circulation. De fait, elle est infecte mais ça passe quand même. A la Baisse de Sanson où la chaussée est bien meilleure, deux Italiens me demandent le chemin de la Brigue, je les rassure, c'est la bonne direction. Ils me questionnent sur ma randonnée et, comme je leur fais remarquer qu'il est vingt heures et que je vais arriver très en retard à l'hôtel, ils ont cette répartie optimiste et très juste 'qu'importe, Monsieur, c'était tellement une belle journée.'

Descente facile vers le col Linaire et la Brique puis St-Dalmas. Bien que la salle de restaurant soit vidée de ses convives (il est vingt et une heure trente) on accepte gentiment de me servir un repas.

C'est seulement en pénétrant dans l'hôtel que je prends conscience de l'état poussiéreux de mes vêtements et de mes chaussures. Je découvrirai également, le lendemain matin, que le VTT bleu est devenu gris !

Pourtant, de ces pistes vertigineuses, je n'ai pas rapporté que la poussière. J'ai dans la tête le souvenir d'extraordinaires paysages. J'espère aussi avoir réussi quelques bonnes photos !

Abel LEQUIEN N°1810
Auxi le Château (Pas de Calais)

LES MOTS POUR LE DIRE

Jojo pédalait silencieux derrière moi. Mauvais signe. Jojo, c'est un leader, il est celui qui va devant. Lorsqu'il reste dans le sillage, c'est qu'il réfléchit. Sûr que ses cogitations lui bouffent un maximum d'énergie et depuis une demi-heure, il est en train d'en faire une grosse consommation. Pourtant rien ne semblait troubler particulièrement mon copain Jojo ce matin. Sa ligne 'coureur profilé, t'as vu ma belle casquette et pas un poil sur les gambettes' le rassure toujours. Il aime être rassuré.

«- Ça va Jojo ?»

Tout cyclo sait pourtant bien que c'est la question qu'il ne faut jamais poser. Si ça ne va pas, à moins d'être aux limites que la décence et la sécurité imposent sur un engin qui n'est même pas foutu de tenir debout tout seul, nul ne vous répondra dans l'absolu. Surtout pas Jojo. Si ça va, on a forcément la faiblesse de penser que c'est l'auteur de la question qui commence à se sentir ramollir quelque part. C'est donc une non question qui induit ipso facto, une non réponse.

«- Ça va Jojo ?»

Mais le temps d'y placer l'intonation juste, pas trop interrogative, un tantinet rassurante, un peu détachée, Jojo est à mes côtés. Il s'est porté à ma hauteur dans un déhanchement dit «de danseuse», mécaniquement éprouvé et efficace, puis, dans un cliquetis d'horlogerie, la souplesse de son pédalage s'est accentuée. D'une caresse sur la manette droite, il vient de monter deux dents. J'ai l'impression qu'on va causer...

«Dis, Pierrot...»

Quand Jojo m'appelle Pierrot, généralement on aborde des questions de fond. Aïe, ça va être dur. D'autant qu'il nous reste 8 bons kilomètres de grimpette et que la chaleur de la tête se communique peu à peu aux orteils, signe indiscutable, d'un réchauffement globalisé.

«Dis, Pierrot, c'est quoi un vététiste ?»

Complètement ahuri, celle-là je la prends comme un coup de pompe, «ex-abrupto». Jojo adore les locutions latines, depuis qu'il a remarqué que les intellos de toutes compositions en placent toujours par-ci, par-là, histoire de dire un tas de choses quand ça les fatigue de les dire. Et puis ça donne toujours l'air intelligent.

Cette fois c'est moi qui me tape un petit coup de danseuse, histoire de cadrer la question et de relancer la machine.

«C'est un mec qui fait du VTT, c'est nouveau, ça vient de sortir.»

Trois tours de manivelles plus loin, Jojo, toujours aux prises avec ses pensées :

«Dis, Pierrot, c'est quoi un vélociste ?» Jojo, y m'énerve...

«Un vélociste, c'est quelqu'un qui fait du... des... dans... c'est quelqu'un qui fait dans le vélo»

- Tiens, une borne. Col de l'Espigoulier 6 km.

Jojo s'en fout complètement, il poursuit son analyse :

«- Remarque bien, un vététiste ça fait quand même du vélo.

- Oui, mais c'est pas un vélociste»

Jojo impérial, debout sur ses pédales :

«- Alors, c'est un cycliste.

- Evidemment, mais attention Jojo, un vélociste, c'est pas à tous les coups un cycliste.»

Un court silence ponctue l'approfondissement de notre réflexion et marque la sortie de l'épingle.

«- T'en es sûr ?

- Certain.

Si le vélociste fait pas de vélo, forcément c'est pas un cycliste. Remarque bien qu'un vélociste peut faire du VTT sans faire de vélo !»

Jojo est ravi de l'aubaine.

«- Alors c'est un vététiste.

- Ça dépend... Si tu dis à ton vélociste «bonjour, monsieur, est-ce que vous faites du VTT ?», il va te répondre à coup sûr «Mais certainement j'en ai plusieurs modèles !»

Et ça, c'est pas un vététiste.»

Là, on commence à s'essouffler. Un brin soupçonneux, Jojo reprend :

«- Et le cycliste, lui, il fait quoi le cycliste ?

- Tiens, il fait du vélo, pardi !

- Comme le vélociste !

- Non, Jojo, il fait dans le vélo, le vélociste il fait dans le vélo comme toi t'es en train de faire dans la dentelle.»

Et je crois opportun d'ajouter, croyant mettre un terme à notre philosophie vélocipédique :

«- Le cycliste, lui, il fait de la bicyclette... ça te va Jojo ?»

Non , Jojo, ça ne lui va pas. D'abord parce qu'il a aperçu dans le lacet au-dessus un maillot qui se dandine sur, vraisemblablement, un deux-roues mu par la force musculaire et qu'il lui est absolument nécessaire de rattraper, et fronçant le sourcil derrière ses lunettes fluo, il me jette comme si c'était de ma faute que le gars de devant soit devant.

«- Alors dis-moi, qui fait les bicyclettes ?

- Evident mon cher Jojo, les vélocistes ... Encore que tous les vélocistes ne font pas de la bicyclette. Certains ne font que du vélo, du beau vélo, on dit que ce sont des artistes...»

A ce moment-là, Jojo m'a décroché dans un cliquetis de dérailleur qui n'avait rien d'un tic tac de pendule et m'a lancé, in fine en guise de salut : «Et la petite reine ? Elle faisait dans quoi, elle, hein ?»

Merveilleux Jojo ! Il est fort mon copain.

P. Mounier Lyon (Rhône)

OBJECTIF 5000

Grâce à la simplicité et à la souplesse de notre règle commune «qui perdure après Perdoux» (!!...) Jean Perdoux, pour ceux qui l'ignoraient encore, est le fondateur des Cent Cols, grâce à cela disais-je donc, un col en vaut un autre, qu'il culmine à 40 mètres comme c'est souvent le cas en bordure de mer ou qu'il flirte avec les 3000 mètres du côté des Alpes. C'est ce subtil mélange à tous niveaux de 'parties déprimées d'une crête montagnaise' (Petit Larousse) qui est l'essence même de notre plaisir.

Mais au fur et à mesure que les listes annuelles s'ajoutent les unes aux autres des questions se posent au fil des ans sur l'intérêt réel d'accumuler à tout prix un maximum de cols dont on ne saura même plus, pour certains, deux ou trois ans plus tard, si on les a déjà franchis ou non tant les souvenirs entassés les uns sur les autres deviennent vagues et confus. On a parfois ainsi quelque peu l'impression de courir après son ombre et c'est là qu'il devient important alors de s'inventer des trucs pour que n'apparaisse pas la démotivation. Pour ma part j'en pratique trois ou quatre et ça réussit bien puisqu'à plus de soixante-dix berges (Petit Larousse) je pratique toujours mes sorties cols avec suffisamment d'intérêt et de plaisir pour ne pour le moment, risquer de décrocher (ou de raccrocher ce qui signifie la même chose).

Depuis le début de notre confrérie l'une de ces motivations a été d'aller un jour «le plus haut possible». Depuis un col à 3322 mètres en 1980 était en attente... Et c'est parce qu'enfin, le 2 novembre 1992, j'ai atteint au Tibet le cul sur la selle de vélo, l'altitude de 5000 mètres que je m'empresse de vous en faire part mes frères, non pas pour je ne sais quelle gloriole bien vaine, mais pour vous dire que vous pouvez en faire autant et même mieux pour peu que vous disposiez de quelque fric (évidemment ce n'est pas dans le département à côté de chez vous !) et de quelques vacances (à la limite avec 15/20 jours ça peut faire).

Pour éviter de prendre trop de place dans la revue je m'en tiendrai à un compte-rendu disons technique qui facilitera le montage d'un projet pour ceux que cela intéresse.

C'est par hasard qu'un jour de mai 92 j'ai accroché le programme d'un organisateur de voyages, «Vélonature», dont je vous indique volontiers l'adresse : 5 rue Saint-Victor, Paris 5^e. Le Lhasa-Kathmandu qu'il programmait pour la première fois m'intéressait pour trois raisons : on franchissait un col à plus de 5000 (moi qui en rêvais 1), on ne se tuait pas au boulot car des étapes étaient prévues en bus et on nous promettait une incursion au camp de base tibétain de l'Everest. Au départ d'Orly le 26 octobre nous étions douze participants plus un accompagnateur sympa et qui connaissait parfaitement les régions Tibet Népal. Quand je vous aurai dit que nous avons eu le ciel bleu du premier au dernier jour (parce que la période de la mousson est terminée à cette date), que les températures diurnes ont varié entre plus quinze à midi à 3900 m et plus deux ou trois au sommet des cols, que la nuit selon l'endroit, il y a eu jusqu'à moins onze (moins sept sous la tente), que deux népalais nous préparaient nos pique-niques et nos repas (avec la flotte prélevée dans les rigoles... N'oubliez pas l'Hydropur !!!) il ne me restera qu'à vous titiller les pédales en vous livrant un bref résumé de «l'aventure».

Jour 1 : Orly - Karachi - Kathmandu. Nuit à l'hôtel Manaslu, calme, agréable.

Jour 2 : Kathmandu - Lhasa par un Boeing 707 pas vraiment tout neuf de la «Royal Népal». Superbe passage entre l'Everest et le Kantchemiunga. Hôtel Hollidays-Inn à la sauce chinoise. Lhasa est à 3700m d'altitude. A ces hauteurs qui ne nous quitteront plus jusqu'au Népal il n'y a pas de malins: il faut essayer de s'acclimater vite pour n'être 'patraqué' que le moins longtemps possible.

Jour 3 : Visite du Potala, palais du Dalai-Lama, puis Gohkang, le plus vieux monastère du Tibet. Préparation des VTT amenés de France (vu le traitement de 'chocs' quand ils sont trimbalés en camion, évitez de prendre votre chère monture qui deviendra vite une démonture ! L'organisation vous en louera un, probablement mieux préparé, du moins je l'espère, que ceux dont nous avons disposé).

Jour 4 : Virée en VTT au monastère de Sera (15 bornes AR). Derniers réglages en principe !!

Jour 5 : Un petit bus (pour les cyclos fatigués ou embarbouillés dans les affres du traître mal des montagnes), un camion solide mais aux réactions brutales pour le matériel, voilà ce qui quitte Lhasa derrière les pédaleurs (dont deux sont des pédaleuses). Route plate à peu près goudronnée sur 70 kilomètres jusqu'au pont sur le Brahmapoutre, altitude 3620m. Camping un peu au-delà, au pied du premier col, là où le goudron cède la place à la piste, poussiéreuse au possible et souvent caillouteuse qui court montagnes et plateaux sur 800 km jusqu'au cœur du Népal. Jour 6 : Mille mètres de dénivellation pour franchir le KAMBA-LA (4730m). Pente raisonnable mais jambes molles because l'altitude. Descente brève, premières crevaisons. Camping au bord du lac Yamdrock 4400 mètres.

Jour 7 : Etape de 60 km jusqu'au pied du second col. Camping à 4550m.

Jour 8 : Etape de 40 km. 6 à 7% de pente mais là-haut le 26X26 c'est tout juste !! Enfin un rêve exaucé: KAROLA (5020m). Le col est dominé par de jolis sommets glaciaires et les séracs du Noziq Kong Sa (7223m). La limite de neige se situe vers 5200m. Descente à Lungma. Camping à 4200m.

Jour 9 : Un col facile (255m de dénivelée), le SHIMI-LA (4440m). Descente graduelle jusque Gyantsé (3950m). 42 km. Nuit à l'hôtel.

Jour 10 : 80 km en bus (ça gagne du temps). 20 km en vélo pour atteindre Shigatsé (3900m), 40 000 habitants, deuxième ville du Tibet. Nuit à l'hôtel.

Jour 11 : Etape en bus jusque Xégar (4350 m). Nuit à l'hôtel.

Jour 12 : Bifurcation pour un aller-retour jusqu'au camp de base tibétain de l'Everest. Piste non accessible au bus. Seul le camion s'y aventure. Le PANG-LA 5200 m devait être franchi à vélo, mais un incident mécanique sur le camion retarde tout le monde. On ne fera sur les pédales qu'une partie de la montée... Bernique pour ajouter un col à ma collection. Par contre, on se lance dans une descente échevelée où les plus excités ne tenant aucun compte de l'état de la piste, collectionnent les pincements de pneus. (mon fils se paye 5 perçures sur sa seule roue avant...) Camping au bas de la descente.

Jour 13 : progression en VTT en direction de l'Everest. Après le pique-nique, tout le monde dans le camion, pour la partie la plus pentue de l'étape. Camp au pied du monastère de Rombuk à 5060 m, face à la prestigieuse pente Nord, du «Toit du monde».

Jour 14 : 10 km de VTT, pour atteindre le lieu-dit camp de base, vaste pierrier à 5300 m d'altitude. Pour les robustes constitutions, poursuite à pied jusque sur le glacier vers 5500 m. Retour au camping.

Jour 15 : Retour à la piste Tibet-Népal. Partie en vélo, partie en camion. On retrouve notre bus à Tingd (4100 m). Devant la perspective d'un nouveau camping par -10°, on lève unanimement les boucliers, et ça se termine à «l'hôtel» de l'Everest, mesure de 2,50 m de haut dont les paillasses fatiguées mais néanmoins convenables, nous coûtent 10 yuangs (10 francs environ.)

Jour 16 : Dernière étape tibétaine. 95 km de bus pour atteindre Lalong-Leh (5080 m) où l'on enfourche les bécanes pour une longue descente par pallier jusqu'à Nyalam, ça fait drôle de redescendre en dessous de 3000 m et de retrouver un souffle presque normal. Repli dans le bus pour traverser au long d'une gorge profonde jusqu'au poste frontière la zone mise à mal chaque année par la mousson. Les boues argileuses s'ajoutent ainsi à la végétation luxuriante pour nous indiquer qu'on a décidément changé de climat. On serre la main à nos chauffeurs tibétains qui ramènent à Lhasa bus et camion. Vive le Népal et en prenant soin de s'habituer à la circulation à gauche, on pédale allègrement jusqu'à Tatopani, premier village népalais. Nuit chez l'habitant.

Jour 17 : Longue descente, entrecoupée de faux plats, jusqu'à Dolaghat. Camping au bord de l'eau à 520 m d'altitude. Le pied !

Jour 18 : On a retrouvé le goudron. Paysage de cultures en terrasses. Langues pendantes pour atteindre le col de Dhulighel (1 500 m). Il reste alors une trentaine de kilomètres de 'monte et baisse' pour se fondre, en short et chemisette, sous le chaud soleil, dans l'incroyable anarchie circulatoire de la capitale népalaise et retrouver le calme de l'hôtel Manaslu.

Jours 19 à 21 : Visite rapide de Kathmandu (il faudrait au moins 10 jours) et envol pour Karashi puis Paris. En conclusion, je dirais que ça vaut vraiment le détour si on n'est pas trop délicat. On peut faire en VTT, (ou à la limite en vélo solide) sur ce parcours, 6 cols dont 4 dépassent 5000 m. Mais on peut aussi se contenter d'un programme allégé tel que le nôtre, et croyez-moi, ce n'est déjà pas tous les jours de la tarte !

André VOIRIN
Gérardmer (Vosges)

UN OS POUR LA FIN

Voici 15 ans ma première chasse aux cols fut soldée par 4 cols.

- col du Perty
- col de Reychasset
- col de Soubeyrand
- col d'Ey

Pour ne pas rentrer bredouilles, nous avons choisi le magnifique département de la Drôme.

Mon maître des cols, Michel, m'avait dit ce jour-là : ce soir en rentrant nous ferons le col d'Os qui est à une portée de fusil de notre point d'arrivée, à savoir Buis les Baronnie.

Je me souviens que ce jour-là nous sommes rentrés lessivés et à notre grand regret pas de col d'Os. Mon épouse voulant rentrer dans la confrérie des 100 cols je décidai de l'emmener sur les lieux de ma première chasse en réservant bien entendu le col d'Os pour la fin.

Donc comme septembre finissait et profitant de l'été indien, nous sommes partis à la chasse dans cette merveilleuse Drôme qui sent la lavande et le tilleul, pays rêvé pour les chasseurs de cols.

Perty, Reychasset sont montés bon train. Soubeyrand commence à nous durcir les muscles mais on en a vu d'autres. Le temps passe, les montagnes commencent à rosir, le soleil décline rapidement. Nous arrivons au col d'Ey à l'heure où le gibier nocturne part à la chasse.

Nos bicyclettes sont dépourvues d'éclairage, heureusement Buis n'est qu'à 6 km. Descente sans problème, arrivée dans le bourg sous les lumières, contents d'être de retour.

Mais pas de col d'Os pourtant nous l'avons gardé pour la faim. C'est promis la prochaine fois je commencerai ou plutôt nous commencerons par le col d'Os car il hante nos nuits.

Jack SABATIER N°557
Milhau (Gard)

EN PROVENCE CAVAILLON ?

C'est la capitale d'une plaine qui fut autrefois «la mer de Provence». La Durance se jetait alors, dans l'étang de Berre, témoins les galets de la Petite Crau. Puis il y eut plissement des terrains et la Durance se jeta alors dans le Rhône à Avignon, d'où les altitudes suivantes : au sud Aix-en-Provence: 175 m, Cavaillon: 75 m et au nord Avignon : 23 m. Cette plaine est bordée de belles petites montagnes dont les Alpilles avec leur joyau «Les Baux» ainsi que le Luberon. Paysages superbes, peints et décrits par de célèbres peintres et écrivains: mas, villages moyenâgeux entourés de cyprès, d'oliviers, de garrigues, dont la senteur apporte suivant les saisons toutes les odeurs de la Provence: romarin, thym, farigoul, au printemps. L'été, l'automne, c'est l'odeur des pins que l'on respire à pleins poumons en montant de petits cols qui conduisent à des monts inondés de soleil. Lorsque l'on débouche sur les plateaux qui suivent, c'est l'enchantement, l'odeur et la vue des champs de lavande, dont la couleur violette contraste avec l'or des autres champs et le vert de la forêt. Paysages magiques dominés par le Ventoux, mot provençal qui se traduit en français par : mont de tous les vents.

Et les cols dans tout cela ? Le plus haut est celui des Tempêtes, 1829 m en montant au Ventoux. Les plus costauds aiment le gravir, de même que les Chamoniards rêvent de faire le «Blanc». Un des plus bas ? Le Pas du Suisse 186 m, perdu dans les Alpilles dont le nom est un défi au pays dont il porte le nom. Le reste du temps, on roule dans cette plaine striée en tous sens par des chemins vicinaux et plus petits encore, tous goudronnés qui desservent des mas ou de grosses fermes ornées de cyprès, bordées d'immenses champs de légumes et de fruits. La plaine est encadrée par des coteaux de vignes qui montent à l'assaut des Monts du Luberon et des Monts du Vaucluse et qui donnent les très bons crus locaux du Luberon et du Ventoux. Un pays de cocagne dans notre belle France.

C'est le paradis des cyclos, car dans ces petits chemins, on ne rencontre pas plus d'une voiture à l'heure. Ce qui fit dire un jour à un membre d'un club voyant venir en face de nous au bout d'une longue ligne droite un engin roulant à 1 km/h : «Attention, tenez votre droite, danger : rouleau compresseur». Une autre fois, lors d'une sortie sur un chemin étroit bordé de verdure et de basses branches, le chef de file dit d'un ton de commandement : «Attention, il faut vous baisser sous les branches !» Je ne lui ai pas demandé s'il fallait un s ou deux...

Partant de ce principe, il nous arrive de «monter» la départementale qui va de Cavaillon, altitude 75m à Apt 220m située à 30km de là. Le pourcentage élevé étant bien de 2%, il faut faire effort pour effectuer cette montée. Ce qui valut un jour d'orage en août dernier, au premier du peloton d'émettre un petit bruit puis un gros. D'où la réflexion du cyclo qui était derrière : «Continue, tu tues les mouches !»

Il fait chaud dans notre Midi.

L. BEROD
Cavaillon (Vaucluse)

MÉDITATIONS D'UN CYCLOMONTAGNARD

Le thermomètre indique une température négative. Le givre recouvre nos campagnes. Les ruisseaux gelés se sont tus. Mes bicyclettes sont au garage. Et comme chaque année, je laisse mon esprit déambuler à travers les interminables souvenirs de mes saisons de vélo.

Sur un fond de musique pastorale, je me souviens de quelques ascensions classiques la montée du Stelvio avec ses fameux lacets qui n'en finissent plus ou le franchissement du col du Parpaillon, sûrement le plus mythique de tous les cols muletiers... ou la longue escalade du Mont Ventoux sur une route enneigée balayée par un invincible Mistral ou l'arrivée à l'Aubisque avec émerveillement et contemplation devant le soleil levant qui vient vous réchauffer au bord d'une mer de nuages blancs, purs et cotonneux ou encore le final du col du Galibier acclamé par un ciel coléreux transpercé d'éclairs foudroyants... routes de France et d'Europe, vous qui m'avez fait découvrir tant de paysages, de cols, de vallées, de montagnes je ne vous oublierai jamais.

En cette fin d'année, la nostalgie de mes voyages est à nouveau présente. Nul ne connaît de remède à cette maladie saisonnière des cyclomontagnards. Les sommets ont revêtu leur blanc manteau de neige que seuls les premiers rayons ardents du soleil printanier parviennent à faire disparaître. En attendant, la seule façon de se soulager est de faire de nouveaux projets de randonnée, inlassablement, année après année. car je sais que je reprendrai ma bicyclette pour découvrir de nouveaux horizons. Je n'aurai jamais fini de chasser les cols du monde entier. Le vélo en montagne est un combat avec un adversaire qui ne se refuse pas mais qui se respecte. Il représente l'éternel défi du chronomètre et de l'âge qui permet de confronter sa forme présente avec la forme du passé, parfois lointain, non par esprit de compétition, mais pour prendre sa mesure face au temps qui ne vieillit pas.

Non, cet hiver, comme tous les hivers passés, n'aura pas raison de ma passion de cyclomontagnard. Je saurai toujours partir au jour levant, quel que soit le temps, pour gagner des régions accidentées et communier avec la nature tout en m'emplissant les poumons d'air frais. Je chargerai encore mon vélo avec les bagages du voyageur pour parcourir paisiblement nos campagnes en grignotant de nombreux cols, en me laissant aller à la griserie folle des descentes et en rentrant au bercail bronzé avec une riche moisson de souvenirs fixés sur de belles photographies. Je continuerai de me lever tôt les dimanches matins pour faire un tour dans les montagnes environnantes en admirant les aspects changeants de chaque saison, en me laissant éblouir par la beauté des sons, la richesse des odeurs et la subtilité des éclairages de la nature.

Ne vous y laissez pas surprendre! La pratique du vélo dans nos montagnes est souvent source de plaisirs mais aussi de souffrances que seule une motivation hors du commun peut surmonter. Motivation qui permet presque de devenir un 'surhomme' et qui surtout efface impitoyablement les sentiments de résignation, de défaite ou d'infériorité en ouvrant les portes de la réussite, de la victoire et du respect d'autrui, de la modestie. Ceci fait également qu'il n'existe pas pour les cyclomontagnards d'obstacles insurmontables, mais uniquement des obstacles à surmonter le moment venu.

Certains diront que les cyclomontagnards sont souvent solitaires, peu sociables, voire masochistes. Il n'en n'est rien, bien au contraire. La bicyclette en montagne est, certes, il faut le reconnaître, un sport relativement dur. Mais elle forme avant tout le corps et l'esprit pour appréhender de la meilleure des façons les problèmes ou événements que nous sommes tous amenés à rencontrer dans notre vie quotidienne, en famille ou au travail. Le cyclomontagnard et sa belle machine ne font-ils pas partie des meilleurs ambassadeurs à travers les pays du globe ? Ils invitent au voyage qui forme la jeunesse. Ils sont, à travers tous les clubs, les grandes randonnées organisées, ou les challenges lancés entre amoureux de la pédale, une école d'entraide et de solidarité qui développe le sens des réalisations individuelles mais aussi collectives. A leur contact, vous apprendrez à maîtriser votre énergie pour la libérer sans générer de fatigue sur de longues distances; vous aiguiserez votre sens de l'observation; vous serez surpris à dépasser vos limites tout en vous faisant plaisir au contact de la nature. En un mot, amis de la petite reine, les cyclomontagnards

sauront vous faire découvrir la montagne, à laquelle il n'est pas possible de résister, car elle vous attire avec une force tranquille, telle que je l'aime pour la vie, telle que vous l'aimez, telle que vous l'aimerez peut-être un jour.

La symphonie que j'écoutais vient de s'arrêter. Je reprends conscience. Nous sommes un dimanche hivernal de décembre. Il est temps que je descende au garage pour faire une nouvelle jeunesse à la mécanique de mes bicyclettes. Qui nourrit de beaux projets d'escapades à travers la montagne doit savoir soigner et entretenir ses montures avec patience et minutie. Mais avant tout elles doivent être prêtes pour profiter des premiers signes du redoux. Allez, au travail ! Et à bientôt au détour d'un col ou à l'occasion d'un brevet cyclomontagnard.

Fabien DIEDERICHS N°1646
Club Cyclo Messier-Bugatti Molsheim (Bas-Rhin)

RÉVÉLATION !

Lisant durant les vacances le passionnant ouvrage de Daniel Boorstin : LES DECOUVREURS (collection Bouquins, Ed. Robert Laffont), je regrettais qu'il ne fût question de l'inventeur de l'objet source de tous nos plaisirs, j'ai nommé le vélo. Le Baron de Drais est certes pour nous cyclos un Saint Patron vénéré, de même d'ailleurs que Jean Perdoux, génial inventeur de notre confrérie. Mon esprit vagabondait ainsi, lorsque, le regard posé sur l'illustration de couverture, une idée me frappa : voyons, cette tignasse ébouriffée surmontant un large et haut front, ce regard à l'ironie bienveillante, cette moustache frémissante... Bon sang mais c'est bien sûr ! Albert Einstein est le sosie de René Poty ! Ou du moins René est le sosie d'Albert !! J'allais même jusqu'à émettre l'hypothèse que le cyclo de Chainaz-les-Frasses est la réincarnation du génie de la physique moderne ; ceci expliquerait certaines particularités du Sieur d'Alby-sur-Cheran : Sa connaissance encyclopédique des moindres cols évoque la connaissance intime du cœur de la matière que cherchait le Savant ; Sa célèbre formule: $E=MC^2$ (où E est l'énergie dépensée par le cyclo, M sa Masse, C son nombre de Cols gravis) ; Sa théorie de la relativité de certains cols (exemple le Col de l'Eyrolle 0730, 548m, devient 0734a, 595m en 89, puis redevient 0730, 548m en 90, à ne pas confondre avec le Col d'Eyrole, 0740a, 615m) ;

Sa propension à franchir les cols plus vite que la lumière (exemple: le Col du Chap Del Bosc (07) qui apparaît sur sa liste 92 alors qu'il n'y a jamais mis les pieds cette année...)

De même, à la façon du physicien fuyant les persécutions du nazisme et se réfugiant aux USA notre Grand Homologateur s'exila en Savoie pour ne plus avoir à subir les affres de la platitude déprimante du pays champenois ! Et si Albert Einstein fit une carrière universitaire, René Poty n'est-il pas le Maître des Cols ? Bref, à quand le Nobel ?

Bernard POMMEL N°3094
Saint-Didier sous Aubenas (Ardèche)

ENCYCLOPÉDIE

La saison s'achève. Les premiers froids sont là et papy s'installe au chaud pour la mise à jour annuelle de ses nouveaux cols franchis au cours de l'année. A chaque nom couché sur le papier se greffe une image, fruit des souvenirs accumulés sur le vélo au cours des derniers mois. C'en devient un vrai capharnaüm. Je vous les livre tels que papy m'en a fait part et les a vus défiler. Vous verrez que le mot col le rend bizarre. C'est ainsi qu'il m'a dit:

Cette année, je n'ai pas eu besoin de COLa comme adjuvant. Par contre en août, en Italie, le Palade fut un COLamineur. Pour résister à mes coups de fatigue, j'aurais dû faire des réserves de fruits secs comme le COLapte. J'ai vu de magnifiques COLarins en nombre, abbayes où des moines chantaient COLas. Je n'ai pas pu me rouler dans la luzerne atteinte de COLaspidème. J'ai admiré l'ingéniosité des COLateurs des rizières du Milanais. J'aurais aimé aller à CoLatina, mais la COLatitude était trop compliquée à calculer. Et puis, pour boire en ce pays, il m'aurait fallu faire usage d'une COLature donc je n'ai pas de regret. J'ai adopté le casque, après l'essai de nombreux modèles, craignant d'avoir l'air de porter un COLback. A Toulon, j'ai eu l'honneur de visiter l'arsenal créé par COLbert. D'ailleurs ce voyage avait pour but d'échapper au COLbertisme d'un COLLègue de travail, mais il m'a permis de connaître les COLS bleus lesquels m'offrirent un repas COL-canto.

J'aurais voulu voir aussi COLchagua ou C'OLchester. En montagne, j'ai photographié les COLchicées dont on extrait la COLchicine. Les savants l'appellent COLchicum: ils se compliquent la vie. J'ai commencé à me renseigner pour aller en COLchide, pays de la Toison d'Or. Il paraît que les plus belles COLchiques sont là-bas, mais il paraît aussi qu'une usine fabriquant du COLcothar pollue tout.

J'ai décidé cette année de ne plus me raser lors de mes raids, car le COLd-cream est trop encombrant. J'ai fait étape à COLdrerio, en Suisse, où, le soir, en me promenant au bord du lac, je pus voir pour la première fois des COLeanthus. Visant un voyage en Inde, je me suis plongé quelques jours dans le dictionnaire sanscrit de COLebrooke. J'ai eu du souci avec un membre de la famille ayant à subir une COLectomie.

Au Luitel, c'est comme si j'avais reçu la COLée du Grand Maître Dusseau. D'ailleurs j'envisage de le faire COLégataire de mes œuvres cyclo.

La Méditerranée devient verte à cause d'un COLéchaete. Espérons qu'on pourra sauver notre Mare Nostrum. Le problème est que dans nos décideurs, il y a trop de COLéoni. Que les vergers de la vallée du Rhône soient eux aussi sauvés des COLéophores et autres COLéoptères. Il faudrait que les arbres puissent produire un COLéoptile pour se protéger.

Encore un souci de santé. Avec une amie victime d'une COLéoptose. Un paysan m'a expliqué la COLéorhize du blé, alors qu'un bûcheron m'a parlé du COLéosporium et un biologiste du COLeps. J'ai rencontré un Irlandais de COLeraine qui m'a mis en COLère avec son intransigeance religieuse. A croire qu'il pêche ses argument avec un COLeret.

Pourtant il paraît que je ne suis pas COLéreux. Cet Irlandais a dû lire COLeridge qui, lui, était COLérique. J'aurais préféré qu'il fut lecteur de Louis COLet ou de notre grande COLETTE.

J'ai été merveilleusement hébergé pour une nuit par des COLLétines. Au matin, le parfum des COLeus embaumait ma chambre, et sur ces fleurs voletaient quelques COLias. C'était aussi beau à regarder qu'une COLiade.

A ce stade, j'interromps papy, car je commence à perdre mon latin. Devant mon incompréhension, il m'explique que son langage n'est pas si hermétique et que j'ai juste à prendre une encyclopédie et au mot col, suivre l'ordre alphabétique pour comprendre son discours. Et ça marche, mais il faut reconnaître que le bougre est tellement obnubilé par ses cols qu'il est devenu une encyclopédie.

LA GLACIÈRE : COL INTERDIT

Je dois l'avouer, je suis un chasseur impénitent qui, au lieu de faire parler la poudre, s'évertue à faire parler le «tiroir caisse», celui qui comptabilise nos chers cols ! Après avoir lu l'intéressant article de Paul André, paru dans la revue 'Cent Cols' n° 16, je rêvais d'aller moi aussi poser mes pneus en ce lieu magique. Profitant de mon passage à Gréoux-les-Bains pour le rendez-vous de Pâques en Provence 1992, j'ai illico estimé qu'il était temps d'aller concrétiser cette énorme envie.

Je concoctai donc un circuit de 172 kilomètres passant par les Gorges du Verdon et comptant 8 cols dont celui de la fameuse Glacière, de surcroît le plus haut col du Var avec ses 1070 mètres.

Le col du Collet franchi, il ne me restait plus que 3 kilomètres pour atteindre le hameau de Broves et trouver la route menant au passage obligé, situé en plein camp de Canjuers, que personne ne m'obligeait, du reste, à emprunter.

Surtout pas l'armée, propriétaire des lieux, qui entendait bien dissuader les éventuels candidats 'au suicide' en multipliant les interdictions de s'aventurer dans le périmètre.

Mais il est bien connu (depuis mai 68) qu'interdire est interdit ; surtout quand, en plus, un panneau «Col de la Glacière» planté bien en vue au bord de la départementale vous indique la voie à suivre. Assurément un pousser-au-crime, un véritable défi lancé par les autorités qu'un hardi (ou inconscient) cyclo se devait de relever ! Aussitôt pensé, aussitôt exécuté !

Je bifurquai sur ma gauche vers un large chemin blanc caillouteux et, je le vis par la suite, réservé aux chars et autres mastodontes. Quelques temps à découvert, je commençais tout de même à gamberger, me disant que peut-être les militaires basés dans les villages me suivaient à la jumelle et allaient m'intercepter d'ici peu et que si un AMX survenait abrupto, comment réagirais-je, sachant qu'avec le vent plutôt fort qui soufflait alors dans la montagne de Malay, je ne pourrais repérer le bruit de son moteur qu'au dernier moment. J'entrevoyais déjà des chemins de repli dans la végétation arbustive environnante qui protégeait maintenant ma progression.

Des frissons me parcouraient l'échine et je dois confesser que je ne me sentais pas très à l'aise dans cet univers où je côtoyais des carcasses de voitures, des masures ruinées et des obus oubliés au bord du chemin (désamorçés semblait-il). Un couple de perdrix s'envola brusquement devant moi et me rassura quelque peu. Il y avait quand même de la vie dans ce milieu hostile.

J'arrivai enfin au col sans avoir rencontré âme qui vive. J'y stationnai juste le temps de photographier un monument dédié à la mémoire de maquisards puis, j'obliquai sur ma gauche pour prendre une petite route goudronnée interdite «aux engins chenillés», et qui, je m'en doutais, allait immanquablement me ramener vers Broves et bien sûr le poste de garde établi en ces lieux. C'est donc avec circonspection et en évitant de faire crisser mes freins que j'abordai la forte déclivité à l'entrée du village. Pour l'instant personne en vue aux abords des premières maisons; juste du matériel militaire entreposé ça et là.

Je m'arrêtai près de l'église afin de faire quelques clichés de ce hameau fantôme qui, en perdant ses habitants avait perdu son âme. Je voulus ensuite visiter un peu plus le site lorsque je vis soudain au bout de la rue principale un soldat se diriger vers moi.

Mon sang ne fit qu'un tour et je m'empressai de remonter à bicyclette pour détailler par un sentier menant à la départementale proche. Celle-ci atteinte, je fus subitement comme délivré d'une trop forte pression et, tandis que je me hâtai vers d'autres cols je me sentis heureux comme un gosse qui aurait chipé des friandises au nez et à la barbe du marchand !

Jean-Jacques LAFFITTE n°604, AC Niort (Deux-Sèvres)

A LA CHASSE AUX COLS, DU BELLEDONNE AU HAUT ATLAS

Elles n'étaient pas bien nombreuses, les montures harnachées pour un périple au long cours par cols et vaux entre Romanche et Grésivaudan. Sans doute les trombes d'eau déversées pendant la nuit précédente avaient découragé les amateurs de cyclo-camping.

Pour les trois méridionaux qui s'étaient donné rendez-vous au pied du Luitel ce 11 juillet, et comptaient rejoindre un impressionnant peloton, la nuit avait été des plus mouvementées. Train de nuit pour Jean-Michel Clause. Gîte sommaire à Corps pour Henri Chanlon, où l'orage n'avait laissé qu'un lavoir en guise d'abri. Pour ma part, découverte in extremis d'une cabane de jardin pas trop humide au-dessus de Saint-Barthélemy de Séchilienne. Les grandes eaux ont donné toute la nuit. Au petit matin blême, le plafond nuageux se hisse péniblement à quelques centaines de mètres au-dessus de Séchilienne.

Des fringants coursiers, il n'en manque pas au pied du Luitel, où on met un visage, une physionomie, sur des noms maintes fois relevés dans la revue.

Les sacoches sont, dans leur majorité, minuscules. Devant tant de montures dépouillées, nous ne pouvons faire moins que de confier à un ami motorisé nos encombrants bagages. Je conserve néanmoins mon sac de guidon, mais qui est en fait un sac à dos quand on lui libère les bretelles. Ne craignez pas pour le porte-bagages avant, il supporte allègrement 15 kg de charge ! C'est donc l'occasion de me débarrasser du matériel de couchage, fixé aux piquets de tente articulés sur les haubans de selles, piquets qui font office de porte-bagages arrière. Le tout étant affublé de multiples sandows et, quand le temps s'y prête, d'une pyramide de vêtements, sans oublier la part de ravitaillement qui n'a pas pu caser dans le sac avant.

Voilà de quoi faire sourire nombre de puristes, adeptes du CX minimum. C'est le prix à payer pour une autonomie de plusieurs jours. Allez comprendre! Plus le vélo est chargé, plus les étapes peuvent se prolonger tard dans la soirée, au gré de la recherche d'un gîte avec, luxe suprême, les pieds au sec et la vue sur les étoiles.

Avec le cyclo-camping, nos randonnées ont peu de points communs. Ni camping, car à l'approche de la nuit, nous rechercherons abri, cabane ou grange, ne gardant la toile de tente qu'en cas de pénurie de gîte, ou risque de pluie ou de rosée excluant la nuit à la belle étoile. Ni cyclo, car notre quête effrénée de cols muletiers nous mène dans des endroits peu recommandables où, soit la bicyclette porte le bagage, servant en quelque sorte de brouette, soit on met le sac sur le dos si le chemin se dégrade, en allant jusqu'à y ajouter un vélo sur l'épaule en absence du sentier. Certains cols bien raides et amidonnés, peuvent en témoigner, pas très loin du Luitel, où, précisément, il pleut, et où manque, outre le soleil, mon ami Michel Perrodin. A chacun son maître des cols !

C'est un cyclo du club IBM, Philippe Meyer, qui m'a fait connaître la confrérie en 1975. Les routes et sentiers des Alpes-Maritimes ont fait le reste. Depuis, Philippe a rejoint la région bordelaise, et chasse les provinces, plus adaptée que les cols à son tricycle.

Grâce à ma bique de montagne, appellation de Michel Perrodin, je n'ignore aucun fond de vallée des Alpes du Sud, poussant le vice jusqu'à collectionner les monts sur une liste à part, ou emprunter des sentiers ne franchissant aucun col.

Pas de raisons profondes pour un tel engouement, ni d'esprit de conquête, ô combien dérisoires! A la question 'Pourquoi?', j'aime assez répondre 'Pourquoi pas!' Pourquoi se priver de randonnées mixtes, dès lors qu'il suffit de bien peu de choses (une paire de chaussures, une paire de roues et un sac suffisamment garni pour gîter n'importe où), pour cyclo-vagabonder en toute autonomie.

Pour qui aime randonner, la chasse aux passages d'altitude semble de plus naturelle, et j'apprécie qu'à la randonnée, on associe la notion de hasard et d'errance, entretenue par l'incertitude sur le gîte et le manque d'information sur bon nombre de passages où on peut s'attendre à en baver pendant des heures, voire rebrousser chemin pour cause de manque de sentier ou de végétation envahissante.

La chasse aux cols mène aux endroits les plus inattendus pour le commun des cyclos. Il faut avoir le pied un tantinet montagnard pour traverser le Col du Gioberney (sentier raviné et rochers faciles versant sud, glacier versant nord), ou se hasarder dans la Via Ferrata des Dolomites, entre deux forcella. Un brin de folie aussi n'est pas de trop, car bien des chemins de haute montagne ne tolèrent pas un seul faux pas, et l'attrait des glaciers ne doit pas faire oublier les sournoises crevasses.

Ayant goûté aux cols rocheux et glaciaires européens, il ne manque à l'appel que les cols exotiques. Point n'est besoin de partir pour les antipodes, aux Andes ou en Himalaya. Bien plus près de chez nous, à trois heures de vol, l'Atlas marocain offre un dépaysement total.

Le Maroc, c'est une vieille connaissance, où la première expédition, en mai 1976, s'est enlisée dans les fondrières de la piste d'Imilchil, pour, par force, rebrousser chemin et se limiter au versant saharien de l'Atlas.

Plus de réussite en mai 88, avec Henri Chalon et Michel Perrodin, avec quantité de traversées muletières (les vraies, celles où l'on côtoie les mulets), jusqu'à une altitude de 3200 mètres. Dans le Haut Atlas, la région du Toubkal reste enneigée à cette époque, et il a fallu ranger de loin les cimes à 4000 mètres. Troisième tentative en 92. Henri Chalon était de nouveau de la partie, avec Francis Touzeau, de la région toulousaine, et on allait voir ce qu'on allait voir, car en septembre, il ne doit plus rester beaucoup de neige dans le haut Atlas. Lesté d'une réserve de provisions de six jours, nous voici, 24 heures après l'arrivée à l'aéroport de Marrakech, au refuge du Tubkal, à 3300 mètres. C'est le royaume des mulets. La plus proche piste carrossable est à six heures de marche au nord, et à plus d'une journée au sud. Il est 10 heures. Il reste quelques traces de l'orage de grêle de la veille sur les sommets, mais on nous assure le beau temps pour la journée.

Impressionnés par toutes les légendes associées au djebel Tubkal, Francis et moi confions nos montures au gardien du refuge, voulant par-là ménager la susceptibilité des Génies du Tubkal, et rendre un hommage, bien modeste, en simple randonneur pédestre. Quant à Henri, peu au fait des coutumes locales, le voici déjà le vélo en bandoulière sur le sentier abrupt (mulet s'abstenir), en quête du Tizi n'Tubkal à 4010 mètres et du sommet à 4165 mètres. Nous y parviendrons trois heures plus tard, mais seul Henri pourra faire figurer le tizi (col) sur la liste.

Pour varier les plaisirs, nous redescendons par un autre vallon, aux éboulis tout aussi exécrables, pour visiter au passage un tizi plus modeste (3950m), et rejoindre le refuge, où nous sommes contraints de passer la nuit, car ni camping, ni même bivouac, ne sont autorisés plus haut (sic). Nous avons ainsi échappé à un vent violent et glacial, qui, le lendemain, nous a fait oublier qu'on était en terre d'Afrique.

La bande à trois se retrouve avec trois vélos allégés des sacs, laissés à une croisée de chemin, au Tizi n'Ouagane, à 3750 mètres, à l'amorce d'une longue vallée descendant vers le sud, pour les tizi franchis en mai 88. Cet aller (qui laisse prévoir un retour), n'est qu'une étape vers l'objectif, un double sommet, Ras n'Ouanoukrim, à 4065 mètres et Timesguida, à 4085 mètres, entre lesquels un guide de ski place un col donné à 3975 mètres, et sur lesquels, Allah nous préserve, aucune légende n'a trait.

Par des rochers plus ou moins escarpés, puis un grand plateau rocheux, nous voici, les trois au complet, au premier sommet, en vue du col qui ne semble guère éloigné en altitude.

A l'aide de relevés altimétriques établis à partir des deux sommets, plus aucun doute n'est permis, ce tizi est bien à 4000 mètres et figurera en bonne place sur nos listes, notamment celle de Francis, qui le même jour franchit son premier 3000 et son premier 4000.

Loin de nous l'idée de demander à René Poty, l'homologation de ce tizi visité par trois cyclos français, faute de disposer de cartes aussi précises que celles dont nous disposons en France. Après avoir retrouvé nos sacs, il reste à franchir le Tizi n'Ouanoums à 3664 mètres, bien raide pour les vélos chargés et guère fréquenté par les mulets, si on en juge par l'absence de crottin, habituellement très polluant sur les chemins marocains.

Longue sera la descente sur le lac d'Ifni (un lac sous la pluie, double rareté sur le versant sud du Haut Atlas), lac qu'on atteindra le lendemain matin, et longues seront les trois journées qui nous mèneront jusqu'à la vallée de l'Ourika, après une belle brochette de cols entre 3100 et 3600 mètres, gîtant soit chez l'habitant soit à la belle étoile, découvrant les multiples vallées-oasis du Haut Atlas, où seules les terrasses irriguées bordées de noyers centenaires, échappent à l'emprise de la rocaïlle omniprésente.

Puis, par le tizi n'Tichka (routier celui-là) et les gorges du Dadés aux pistes ardues, nous rejoindrons la vallée d'Imilchil préparant son 'moussem des fiancés', fête rassemblant des milliers de marocains, qui, en caravane de mulets, ou par camions entiers, envahissant la vallée, sans oublier les troupeaux de moutons, qui, eux auront droit à un aller simple. Pour nous échapper de l'Atlas central, il nous reste plus d'une journée de pistes où les cailloux sont enrobés par une épaisse couche de poussière qui dessèche aussi bien les gosiers que les mécaniques.

Les hasards de l'arithmétique des cols ont fait coïncider le 4000ème col de ma liste avec un obscur col marocain, un des rares goudronnés de notre périple. Seule une chasse forcenée dans les Alpes l'été précédent aurait pu placer le tizi à 4000 mètres au 4000ème rang ! L'idée m'a effleuré, et sonnait bien à la une de la liste de cols. Raccourci facile, où je préfère ne pas me laisser piéger. J'espère bien un jour franchir le 5000ème, sans aller jusqu'au bout du monde, dénicher un col à 5000 mètres. S'il y a des cols de basse altitude, il n'y a pas de petits cols.

A présent, je poursuis ma quête de cols dans notre vieille Europe, convaincu qu'il existe assez de cols pour remplir plusieurs existences de cyclo-randonneurs.

Par ailleurs, tout 'ancien' col franchi par un versant différent, ou en d'autres saisons, ou plusieurs années auparavant, procure autant de satisfactions qu'un nouveau col dans la découverte de la montagne.

Longue vie aux Cent Cols qui nous conduisent à explorer ce merveilleux domaine !

Michel VERHAEGHE (Notre grand maître) N°204
Vence (Alpes Maritimes)

LA MONTÉE D'UN GRAND COL

SENSATION D'ASCENSION

La montagne est toujours une histoire d'amour
Si l'on doit l'approcher dans son intimité,
Il faut savoir le faire avec humilité
Car si l'on veut la vaincre on doit faire sa cour
Et en bas dans le pré commencer sa conquête,
Tout doucement d'abord ce premier tête-à-tête.
Mais tandis que le col se love en doux lacets
On croit apercevoir, deviner le sommet
Mais toujours il recule et toujours se défile.
Ça monte déjà plus c'est beaucoup moins facile
Maintenant que le sol nous élève sans cesse
La route sous nos roues sans répit se redresse.
Le mollet se durcit, le souffle devient court
Et ça remonte encore et encore et toujours.
Pour atteindre la cime il faut encore souffrir
En danseuse ou assis on pousse des soupirs !
Ne comptant que sur soi, pour monter, solitaire,
On maintient comme on peut son effort solitaire...
«La Montagne se donne à ceux qui la méritent
On ne déflore pas aisément un tel Mythe !
«Mais malgré la souffrance on repédale encore
Car l'on veut à tout prix dans ce noble décor
Arriver tout là-haut, jouir de son bonheur
En oubliant déjà les maux de tout à l'heure.
Et la Montagne enfin se laisse énamourer,
Elle qui si longtemps à nous s'est refusée
Nous livre tout à coup ses intimes secrets :
Ses sommets enneigés, ses ubacs, ses adrets.
En atteignant Le Col, le merveilleux passage,
La Belle nous accueille en sa clarté sauvage.
Nous touchons au sublime, instant d'Eternité,
Où le ciel et la terre un moment se confondent
Pour nous faire entrevoir, peut-être un nouveau monde.
Mais l'instant est très court, déjà le jour faiblit,
La Nuit peut nous surprendre, il nous faut replonger
En bas dans la vallée retrouver notre vie ...

Philippe DEGRELLE N°3165
Arles (Bouches du Rhône)

CONCENTRATION RÉGIONALE DES 100 COLS À LA LOGE DES GARDES

SAMEDI 15 AOÛT 1992

Depuis 1986, une concentration régionale rassemble les sociétaires de la Confrérie des 100 cols et les amoureux du cyclotourisme de montagne au sommet d'un col en Auvergne. Si les trois départements du sud de l'Auvergne avaient à tour de rôle accueilli cette concentration, l'Allier attendait encore son tour. C'est chose faite cette année et la manifestation s'est doublée de l'inauguration d'un nouveau col qui fera son entrée officielle dans le catalogue des cols de France : il s'agit du col de la LOGE des GARDES à 1077m d'altitude, au cœur de la montagne bourbonnaise.

Le site de la Loge des Gardes est bien connu des sportifs et des randonneurs : on peut y pratiquer selon les goûts et les saisons, la marche, le ski, la randonnée équestre, le VTT. Pour le vélo de route, c'est un point de convergence de plusieurs itinéraires de moyenne montagne sur des routes fort agréables pour la pratique du cyclotourisme. On peut y accéder par Vichy, Roanne, Thiers, avec diverses variantes. Aussi n'est-il pas surprenant que de nombreuses randonnées organisées par des clubs cyclos de la Loire et de l'Allier passent par la Loge des Gardes. Depuis une dizaine d'années, l'amicale des Randonneurs Lapalissois y propose une concentration dans la matinée du 15 août.

Ayant pris contact avec M. F.Lacoste, Conseiller Général du Mayet-de-Montagne et Président du syndicat mixte d'aménagement touristique de la Montagne Bourbonnaise, j'avais obtenu l'assurance qu'un panneau serait apposé au sommet du col. Je demandai alors à François Nesson, Président de l'AR Lapalisse de jumeler sa traditionnelle concentration du 15 août avec la concentration régionale des 100 cols en Auvergne. Ceci en accord avec Henri Dusseau, dont l'activité professionnelle l'avait d'ailleurs amené à travailler pour M.Lacoste, voici quelques années. C'est ainsi que 200 cyclos se retrouvèrent le 15 août 1992 autour d'un magnifique panneau portant mention :

TROPHEE CYCLOTOURISTE DES 100 COLS COL DE LA LOGE DES GARDES 1077 M

Michel de Brébisson, René et Nicole Poty avaient fait le déplacement et s'étaient joints à l'équipe de randonneurs lapalissois derrière les tables d'inscription. Ce fut l'occasion pour de nombreux cyclos de feuilleter les dernières parutions «100 cols» : les TOPO avec leurs merveilleux circuits muletiers, le guide des cols routiers, et l'additif général au guide Chauvot.

En attendant la clôture de la concentration, les conversations roulèrent sur le tour de France cyclotouriste, autour d'un participant, Gaston Picandet de Villefranche-d'Allier et d'un accompagnateur, Marcel Sarrazin, ou encore sur le succès phénoménal de la semaine fédérale de Rouffach.

Une remise de coupes et de lots vint conclure la concentration en présence du Maire de Chabanne, suivie d'un pot de l'amitié et de la photo de groupe devant le panneau du col. Certains prolongèrent les conversations autour d'une table à l'auberge voisine avant de se disperser. Je tiens à remercier F.Nesson, H.Jerbillaud et l'équipe des randonneurs lapalissois qui se sont chargés de l'organisation de cette journée. Si vous venez à vous trouver près de la montagne bourbonnaise au cours de vos vacances, n'hésitez pas à monter à la Loges des Gardes pour le 15 août, vous y serez bien accueillis et vous découvrirez un paysage superbe.

Claude BENISTRAND

Délégué régional 100 cols en Auvergne.

24% : INCROYABLE MAIS VRAI !

Il faut aller en Italie pour dénicher ce joyau de col dur : la Passo Nigra ! Vous connaissez ? Non ! Moi non plus d'ailleurs avant ce beau jour de juillet 92, où mon copain Joël, surnommé le fou de Châteauroux, atteint de façon chronique du virus de la 'colite', bientôt vénérable de notre Ordre, environ 900 cols à son actif, m'a fourvoyé dans ce piège à rat pour cyclocampeur inconscient.

Moi je voulais voir les trois Cimes du Lavaredo, haut lieu des Dolomites, lui, c'était grimper le Nigra. Il avait lu quelque part, dans un article de Pierre Roques sans doute, que c'était l'Everest, le «K2» des montagnards, un truc impossible quoi !

Alors on a grimpé le Nigra... On a essayé ! A la sortie de Bolzano, dans le petit village de Prado, il a fallu dénicher la fameuse route vers Tires, pas celle qui serpente en douceur, non, l'autre, celle qui longe le torrent cascasant au fond de la gorge étroite. Quelques kilomètres en douceur virevoltant dans un décor sauvage. Et puis soudain, vrai de vrai, le fameux panneau 24% ! Et les autochtones qui vous font comprendre que ça grimpe ainsi pendant 4 km... Quand vous avez les sacoches pleines à craquer, vous commencez à vous inquiéter de la galère dans laquelle vous vous êtes lancé. Photo historique et vogue la dite galère ! Quelle pente ! Pour un mur c'est un mur... C'est là que vous bénissez le 28x30, mais aussi le replat au bout de 150m. Quoi ? Déjà fini ?

Ne rêvons pas, ce n'était qu'un apéritif corsé ! Le plat de résistance c'est la suite. Sans doute plus 24% évidemment, mais du 18 ou du 20% et sur au moins 3 km et sans un replat, sans un parking providentiel pour un zigzag salvateur ; une route étroite à l'assaut de la montagne. Impressionnante ! Et le soleil ricanant qui redouble d'ardeur. 1 km...1,5...2...! Le compteur ne dépassant pas 5 km/h, vous imaginez le temps qu'il faut et les toxines s'accumulant dans les mollets, dans les bras, dans les reins. Troisième kilomètre ! Le sommet ne doit pas être loin ! Pas celui du col, juste celui de cette infernale montée. On entend les camions sur la grande route, au-dessus, dans la forêt. Mais le virage qui s'annonce semble vertical, la route plus assez large pour zigzaguer, le doute vrille le cerveau, l'impossible n'est pas loin, le compteur tombe à 2 km/h, gare à la gamelle. C'est la fin. Surtout que la dernière traîtrise est là, sur la gauche : une fontaine fraîche, une eau limpide. C'en est trop de sadisme pour un maso ! Fini l'exploit, la volonté cède, c'est la délivrance, la gorge en feu enfin apaisée.

Mais c'est décidé, je retournerai au Nigra, ce jour-là, la sirène de la source n'aura pas le dernier mot. Et je crois que mon fou de coéquipier sera de la vengeance, lui qui a enfin enfin trouvé un col digne de lui, l'obligeant à finir à pied, à suer sang et eau. Nigra, prends garde à toi !

Bruno FRILLEY
Montgeront (Essonne)

LE VENTOUX DES CINGLÉS

Il était un Ventoux et des cyclos hardis.
«Montagne ! Nous t'aurons!» s'étaient-ils dit.
Durant le long hiver, ils avaient décidé
D'aller un jour de juin, trois fois, le chatouiller,
Car il suffit, pour être du Ventoux un cinglé,
De le gravir trois fois, mais en une journée.

Ainsi de Bédouin, le sept, dès le matin,
Bernardus, Christianus, Claudius, le Doyen Pascalus,
Daniélus, Gervasius le Malin
Tricotent des fémurs et grimpent avec entrain.
Aurore ! Les arbres bruissent et les oiseaux gracieux,
Accompagnent de leurs trilles, les cyclos silencieux.
Arrivés au sommet dans un effort facile,
Ils se vêtent et plongent vers Malaucène tranquille.
Huit heures: café, pain... Il faut se forcer à manger
Avant que d'entamer la deuxième montée.

Ventoux. sept kilomètres ! Il bruine puis il pleut
Pascal s'est envolé vers le sommet brumeux
Suivi de Frère Jacques aux mollets orgueilleux.
Le Grand Vigor a froid. Les reins le font souffrir.
Claude s'est arrêté pour boire et se couvrir.
Sommet: trois kilomètres ! Il neige et les rafales se-
couent
Les cyclos étonnés, ballottés par à coups.
Daniel, peu entraîné, grimpe à l'économie
Talonné par Bernard sur son vélo rubis.

L'enfer est à venir. Il est là, ils y sont !
Foudre, tonnerre, éclair ! Grelottants, frissonnants,
Ils arrivent au sommet, du moins ils le devinent.
Ils sont cinglés, c'est sûr, mais par l'ire divine.
Que voient-ils du Ventoux ? transis et tout trem-
blants,
Ils descendent à pied. Quel moment d'émotion !
Plus de ciel ! Il est gris ! Plus de route ! Elle est blanche
!
Leur univers : un vélo, de la neige et du vent !
Descente d'enfer ! moment de peur et de galère
Dans le coton glacé qui leur sert d'atmosphère.
Dents serrées, freins serrés, vers Bédoin ils vont
Sans regard vers les stèles de Kramer et Simpson.

Ils n'iront pas à Sault et ne pourront ô joie
Se frotter au géant pour la troisième fois.

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours
Qu'on ne l'ait mis par terre,
Mais penser que défier le Ventoux
Peut se transformer en galère.

Ainsi, dans leur mémoire, à jamais s'est gravée
De leur légende des cycles, une page dorée.
Claude SEGUY
St Jean du Gard (30)

LES CENT COLS : UN JEU OLYMPIQUE

Né sur les pentes du Col du Luitel, à proximité de Chamrousse et des jeux de Grenoble, le Club des Cents Cols a été lancé officiellement en l'année olympique 1972. Il a fêté son 20ème anniversaire des jeux d'Alberville, et a retrouvé pour ce faire le Luitel, en hommage à son créateur : Jean Perdoux.

Le parallèle entre le Club des Cent Cols et les Jeux Olympiques va-t-il plus loin qu'une simple figure de style inspirée par l'actualité sportive et par une coïncidence de dates ?

Lorsque Jean Perdoux proposa de rassembler en une confrérie les cyclos ayant grimpé 100 cols différents, dont 5 au-dessus de 2000 mètres, il venait d'établir l'essentiel du règlement du Club des Cent Cols. Simple dans sa conception, facile à retenir et à mettre en pratique, ce principe librement consenti et accepté par les sociétaires n'a pas varié, à ceci près que le terme de «règlement» a été progressivement remplacé par l'expression «règle du jeu». Car c'est bien d'un jeu qu'il s'agit. Un jeu sans vainqueur, ni vaincu, sans arbitre, ni tricheur. Chacun est son propre juge et les seules victoires se remportent sur soi-même. Les chasseurs de cols selon l'expression convenue, lorsqu'ils se lancent dans des expéditions plus ou moins lointaines ou hardies et en vue de décrocher quelques cols inédits pour eux, ont bien conscience de se prendre au jeu. Un jeu prenant, envoûtant, qui engendre des passions, qui a ses mordus, ses 'accros' : ceux qui y passent le plus clair de leur temps de loisirs, l'été sur les routes, l'hiver sur les cartes !

Aujourd'hui plus de 3600 cyclos se sont pris à ce jeu. 3600 auxquels pourraient s'ajouter tous les poètes, anciens et modernes, qui grimpent des cols à longueur d'année, sans les compter et jouent sans le savoir ou sans l'avouer.

Si le Club des Cent Cols a rencontré un tel succès, c'est qu'il correspondait à une motivation profonde pré-existante déjà chez de nombreux cyclos : les cols ont de très longue date attiré les cyclos et l'idée d'aller faire un nouveau col a toujours été un de leurs thèmes de randonnée favoris. Cet attrait ne s'est jamais démenti et je me suis interrogé sur son origine.

En premier lieu la beauté des paysages rencontrés joue un grand rôle. La montagne : c'est grand, c'est beau ! Même si le béton a envahi et transformé certaines stations et si les grands axes sont passés de l'état de routes de montagne à celui de boulevards, il reste encore des routes, des chemins et des sentiers tranquilles qui mènent à des cols sauvages où l'on peut apprécier la nature, la montagne, l'espace sans risque d'être déçu.

Mais plus fondamentalement, je crois que c'est la notion de passage qui est la clef du problème. Notion qui se retrouve dans toutes les langues : col se dit passo en italien, pass en allemand, path en anglais et le français conserve encore le terme de 'pas' qui a la même origine (ce que semblent oublier tous ceux qui commettent des pléonasmes du style Col du Pas de Peyrol!) L'Espagnol parle de puerto et les pyrénéens de port, autrement dit : porte. Par définition un col est une dépression sur une ligne de crête qui permet dans la plupart des cas de passer d'une vallée à une autre. Vous attaquez un col par un versant quelconque : vous pouvez observer le paysage, les villages, les ruisseaux, la végétation qui évolue au fur et à mesure de votre ascension. A un moment donné, vous verrez apparaître l'échancrure du col. Mais comment est fait l'autre versant ? Si vous n'êtes jamais venu dans la région, vous l'ignorez, le col ouvre sur un mystère : c'est un monde caché que vous allez découvrir. Et certains cols sont justement célèbres pour la différence très marquée qui se révèle entre les deux versants : c'est le cas du Col de Rousset avec d'un côté la forêt et l'air vif du Vercors et de l'autre la végétation et le climat presque provençal du Diois. Si par dessus le marché, vous montez le col face au soleil, vous vous trouverez dans la pénombre de la montagne, impression qui peut être accentuée encore par l'ombre de la végétation du bord de route. Dans ce cas là, le col vous fera passer de l'ombre à la lumière : c'est comme un nouveau lever du jour, comme une renaissance. La différence d'orientation s'accompagne généralement d'un écart de température qui crée des échanges entre les masses d'air : il y a toujours un peu de vent, même léger, au sommet du col. La lumière et le vent, voilà bien deux des signes extérieurs qui annoncent à coup sûr le passage d'un col.

Mais les ne marquent pas seulement un passage, ils invitent à le franchir. Et cela, ils ont une valeur dynamique. D'abord parce qu'il y a l'attrait de l'inconnu, c'est particulièrement vrai pour les cols frontaliers qui sont une porte vers un pays étranger. C'est aussi vrai pour les cols qui marquent des limites de région, de département : le Col de Fix est une barrière naturelle entre le Velay et le Brivadois, le Lioran sépare Aurillac et Saint-Flour aussi durablement que les querelles séculaires pour obtenir l'évêché ou la préfecture du Cantal !

Qui dit limite, dit aussi désir d'aller au-delà. Les cols sont donc une invitation permanente à transgresser des limites. Mais s'il n'y a guère de risque à franchir par exemple les limites de l'Auvergne au col de Saint-Thomas pour aller dans le Forez, il faut respecter ses propres limites physiques. Pour monter un col, il faut vaincre les forces de pesanteur. C'est un effort plus ou moins grand à fournir qui sollicite le cœur et les muscles. Avec l'entraînement on arrive à se jouer de ces difficultés; chaque passage de col est une nouvelle victoire : sur la pente et sur soi-même, chaque ascension est une élévation en altitude certes, mais aussi en connaissance de soi et en connaissance du monde. La chasse aux cols prend alors une dimension spirituelle.

Tout se passe comme si les cyclos en grim pant les cols cherchaient à quitter leur vallée de larmes, à faire un petit pas vers un paradis ou un au-delà qui les dépasse. Les jeux de l'Antiquité grecque séjournaient sur le Mont Olympe: je ne sais pas s'il y a un col sur les flancs de l'Olympe mais ce que je sais c'est que le Col du Luitel est resté célèbre dans les annales du Tour de France pour une échappée de Charly Gaul surnommé «l'Ange de la Montagne». A défaut d'atteindre l'Olympe, à défaut de devenir des héros, à défaut même d'être des grimpeurs ailés, contentons-nous de pratiquer notre jeu à nous, chasseurs de cols, pauvres mortels...

Claude BENISTRAND

N°284 AC Clermontoise (Puy de Dôme)

UN COUP DE FOUDRE

C'était au cours de la première journée d'une randonnée qui devait me conduire de Cherbourg à Bastogne, randonnée dénommée «la Voie de la Liberté» par l'ami André ASTEIX du Sporting Club Bellevillois en commémoration du XXV^e anniversaire de la Libération et qui faisait passer les Participants par les routes bordées de bornes caractéristiques.

Je traversais Avranches après avoir «négocié» la longue rampe qui mène à la ville après qu'on ait franchi la Sée. J'avais le souvenir d'un jardin de plantes remarquables se trouvant face à l'église Notre Dame. Jardin que j'avais visité quelque trente-quatre années auparavant ! Je guettais donc cette église sur ma droite. Je l'aperçus alors que j'étais engagé dans un carrefour mais il était trop tard pour tourner sans risque, les véhicules me serrant de près, je continuai donc avec l'intention de virer au prochain croisement ce que je fis alors qu'une sèche détonation déchirait l'atmosphère en même temps qu'une lumière intense illuminait la rue. Je parcourus quelques mètres et me trouvai au chevet de l'église à l'endroit où aboutissait la rue que j'avais précédemment «ratée».

La chaussée était jonchée de nombreux blocs de pierre de belle dimension. Plusieurs personnes regardaient en l'air et inventoriaient les corniches et les gargouilles qui avaient été mutilées par la foudre alors que pas une goutte d'eau ne tombait et que les rues étaient sèches.

J'étais parcouru de sentiments divers en pensant que j'avais eu une certaine chance de ne pas bifurquer à l'endroit voulu ce qui m'avait retardé du temps nécessaire pour ne pas me trouver au chevet de l'église au mauvais moment. Par un hasard extraordinaire, personne n'avait été touché.

Je ne suis pas allé visiter le jardin... mais le ciel s'est vengé, j'ai eu droit à la pluie tous les jours de ma randonnée jusqu'à ce que je franchisse la frontière luxembourgeoise.

Jacques GENTIL
ABLON (94)

LE PETIT CAILLOU ET LE GRAND BŒUF

Rien de plus agaçant qu'un petit caillou dans la chaussure, surtout lorsque ce petit caillou est... un grand bœuf !

Je m'explique : le col que j'ai le plus souvent franchi doit être, en concurrence avec l'Escrinet, le Col du Grand Bœuf. Mais si l'Escrinet apparaît sur mes listes (quoique bien peu souvent gravi malgré la proximité immédiate), le Grand Bœuf fait cruellement défaut, et pour cause, il est autoroutier ! En effet un superbe panneau trône à l'endroit où l'A7, sortant de la Galaure, passe une légère dépression. Et les multiples franchissements auxquels je faisais allusion ont tous été effectués à bord d'une automobile, au début dans une totale indifférence (quoique avec certains véhicules dont je disposais étant étudiant, le Grand Bœuf, 323m d'altitude, puisse déjà représenter un obstacle non négligeable...), puis, lorsque la collite me prit plusieurs années plus tard, avec de plus en plus d'intérêt : comment, ce col maintes fois passé serait donc inaccessible à vélo ? Le Col de Ceigne, situé sur l'A40 entre Ceignes (01), le Mont de Ceigne, les Gravelières de Ceignes, le Pré de Ceigne et la Combe de Ceignes (dénomination qui dénotent de la part des gens de l'endroit sinon une grande originalité, du moins un solide bon sens...), le Col de Ceigne donc, lui aussi autoroutier, «bénéficie» d'une départementale passant sous l'autoroute très près du col et permettant donc l'homologation. La D520 longe l'A48 au Col de la Rosattière (38-9). Mais rien de tout ceci au Grand Bœuf... Et ce qui me reste de raison m'avait toujours retenu de me lancer, fût-ce nuitamment, fût-ce sur une courte distance, sur une autoroute avec «un cycle mu par ma seule force musculaire»... Comment franchir le Col du Grand Bœuf ? La question revenait à chaque passage, aussi agréable qu'un petit caillou dans la chaussure...

L'obsédante interrogation était toujours sans réponse lorsque, fin juin début juillet, eurent lieu des manifestations de nos amis routiers contre le permis à points. Peu de temps après, l'autoroute était bloquée, la circulation interrompue... Voilà l'occasion ! D'un coup de voiture, déjouant les barrages, me voilà à Ste-Uze, je sors le vélo du véhicule, franchis les barrières de l'autoroute et entame enfin dans la solitude cette ascension tant convoitée. Le grand bœuf tant désiré n'est qu'une formalité et pour me venger de toutes ces années d'interrogation, je fais l'ascension dans les quatre faces successivement, puis je commence une séance de bronzage intégral au sommet...

Hélas, vous l'aurez compris, tout ceci n'est que pure imagination ! Cette idée ne me fut soufflée par l'ami Pierrot qu'après les manifestations des chauffeurs routiers... Et l'agaçante question demeure : comment franchir le Col de Grand Bœuf ?

A propos, c'est quand la prochaine grève des routiers ?

Bernard Pommel N°3094
Saint-Didier-sous-Aubenas (Ardèche)

UNE SÉRIE DE COL... EMBOURS !

Col bien entretenu = Col chic.
Col franchi le premier = Col un.
Col à bonne terre : Col à terreau.
Col moche = Col laid ou Pas laid.
Col à la mode = Col in.
Col de 40 km de montée = Ben, mon Col long!
Col dans lequel on tousse : Col aux quintes.
Col dans des rizières gelées (rare) = Col au riz d'hiver.
Col facile = Col porteur ou Pas doux (sans Saint-Antoine).
Col monté pendant ses congés, mais décevant = Col honni de vacances.
Col raide : Col empesé.
Col donné en héritage = Col lègue.
Col dans lequel on digère mal : Col à rots.
Col avec un lac sur lequel voguent des naufragés (ouf!) = Col au radeau.
Col où on rit franchement = Port tout gai.
Col préféré de Tabarly = les Cols navals, parce qu'il aime les Cols... Eric.
Col préféré de Omar Sharif : l'Aubisque ... de Omar!
Le Port de Larrau franchi = passe ...Port.
Le Portet d'Aspet = Col... portet.
Un pigeon voyageur au-dessus des Cols : long, beau, file...

Pourquoi mettre un casque en descendant un Col ? Parce qu'un casque route pour les cols est recommandé (surtout pour le 4h).

1°) Pas de Peyrol
2°) Pas de l'Envalira
3°) Pas de Morgins = à Pas comptés !
Le Pas de la Case (faux col) = à Pas compter
Col avec plusieurs restaurants = Col aux salles.

EN SUISSE :

Vieux Col suisse = Pass âgé.
Auberge en haut d'un Col suisse = hôtel de Pass.
Col suisse avec une route droite = Pass droit.
Col suisse avec une route sinueuse = Pass lacets.
Tous les Cols suisses = Pass montagnes.
Le Tour de Suisse = le tour de Pass ou Pass, Pass.

EN ISRAËL :

Au dessus de Jérusalem =
Col à Sion
Pas... sion
Port... tion.

EN ESPAGNE :

Incendie dans un Col espagnol = Alto feu.

EN ITALIE :

Au dessus de Gênes : Col à Gênes.

EN ALGÉRIE :

Au-dessus d'Oran : Col... Oran.

EN GRANDE-BRETAGNE :

Col qui demande du jarret = Col legs.

EN AMAZONIE :

Tous les cols amazoniens : Col(s) à bois.

Et sachez qu'un Col... lectionneur de cols se doit de vivre... à la col, de se shooter... aux Cols et de n'écouter que du Jazz, pour le cas où un Col... traîne !!! C'est là son Pass... temps.

Raymond COCHET N°2765

ASC Jurançon (Pyrénées Atlantiques)

POUR LES COLS DURS OU LES COLS MOUS ?

... OU PETIT PROPOS SUR L'ÉNERGIE DE L'AMATEUR DE COLS

Qui a inventé l'économie d'énergie ? C'est sûrement le cyclotouriste et particulièrement l'amateur de cols. La dépense excessive dans une montée se paye généralement dans le col suivant surtout si la route entre les deux est dépourvue d'épicerie. C'est le seul regret des parcours muletiers ! En fait nos randonnées sont pleines de ces basses préoccupations qui relèvent pourtant de la saine gestion du capital énergétique : manger, pédaler, manger, pédaler. Et plus c'est dur, plus on mange.

Certains livres spécialisés ont abordé le sujet, plus ou moins maladroitement, du style «vitesse ascensionnelle moyenne» ou «effort croissant avec le carré de la vitesse», mais de façon pas très convaincante pour répondre aux questions que nous nous posons souvent en préparant nos itinéraires : - Ai-je intérêt à monter ce col par son versant plus dur, ou par le plus facile ? - Est-ce que je gagne du temps par ce raccourci qui représente une dénivelée supplémentaire ? - Quand est-ce qu'on mange ? Etc, etc

Avec ces quelques calculs simples, (mais les allergiques aux maths peuvent toujours sauter directement aux conclusions)... Je vous propose quelques curiosités et résultats pratiques, sachant qu'ils sont outrageusement simplifiés du point de vue théorique, mais qu'ils donnent tout de même une bonne image de la réalité :

QUELLE DÉPENSE ÉNERGÉTIQUE DOIT CONSENTIR LE CYCLISTE ?

Il y a en fait trois causes à cette énergie consommée à tout instant. - E1 : vaincre les frottements des pneus, des roulements, de la chaîne, de l'effet ventilateur des pédales, etc. - E2 : vaincre la résistance de l'air créée par la vitesse au sol. - E3 : vaincre la pesanteur quand on s'élève.

Examinons-les: Eliminons la première E1 ; elle est de toute façon faible et correspond en gros à un effort sur home-trainer qui serait lui-même sans résistance. Elle est surtout difficile à évaluer, et puis vous n'avez qu'à mettre de l'huile sur votre vélo et bien le gonfler. Donc $E1 = 0$. La deuxième est essentielle sur le plat. On s'oppose à une force proportionnelle au cube de la vitesse V et donc l'énergie dépensée vaut

$$E2 = Cx.S.V^3$$

où Cx est l'ensemble cycliste + machine mais qui est nettement plus mauvais ici que sur une voiture, et S la surface transversale des mêmes, (mesurée sur une photo de face par exemple).

L'énergie à fournir croît avec le cube de la vitesse ce qui est énorme. Par exemple, si on passe de 20 à 25 km/h on double sa dépense énergétique instantanée, avec seulement la consolation de gagner 20% sur le temps de parcours ! L'encouragement à la paresse n'est pas loin !

Il n'est pas facile de mesurer le Cx du cycliste (serait-ce un argument de vente dans les annonces matrimoniales ?). J'ai pensé à un moyen indirect : si un cycliste pesant avec sa machine 90 kg descend sans freiner une pente de 10%, il atteint une vitesse limite, par exemple 55 Km/h (exemple vécu). Le calcul de cette vitesse limite qui équilibre force de la pesanteur et résistance de l'air donne à peu près :

$$Cx.S = 0,4$$

Et donc un Cx voisin de 1 (supposant la surface transversale d'environ 0,4m) et donc loin du 0,3 des belles berlines modernes ! Dans ces conditions, se mettre en position aérodynamique doit bien gagner 10 à 20% de la surface S et donc 10% sur la vitesse, 5km/h par exemple. Réciproquement rouler avec de grosses sacoches vides a l'effet inverse : -5km/h.

CYCLISTE OU AMPOULE ÉLECTRIQUE ?

Pas brillant, d'ailleurs, le cycliste. Avec ces données, l'énergie du cycliste à 18 km/h n'est que de 50 Watts et il faut atteindre 36 km/h pour consommer 8 fois plus c'est à dire 400 Watts. La troisième énergie est directement liée à la montée d'une pente. Elle s'ajoute aux deux précédentes. Si m est le poids total du cycliste habillé plus sa machine, p est la pente en pourcentage (5%, 10%), g le 9,81 m/s², bien connu des lycéens, alors $E_3 = m.g.p.V$, V restant la vitesse du cycliste.

Evidemment, plus la pente est forte et plus l'énergie à dépenser augmente. Reprenons, notre cycliste de 90 kg et supposons qu'il monte une pente de 10% à 8 km/h, ou le Puy de Dôme à 7 km/h. Cela représente une vitesse ascensionnelle de 800m en une heure. Sa dépense énergétique est donc de : $90 \times 9,81 \times 0,1 \times 2,22$ soit environ 200Watts. Et à quelle vitesse roulerait-il sur le plat en se fatiguant de la même façon ? Un calcul simple donne 28 km/h.

J'ai pris ces cas extrêmes pour simplifier, pente très forte et terrain plat. Cela se complique si on prend une pente intermédiaire, 5% par exemple, car les deux dépenses énergétiques s'ajoutent

$$E = E_2 + E_3 = m.g.p.V + Cx.S.Y.3$$

Alors, plus la pente est faible plus la vitesse ascensionnelle (dénivelée à l'heure) va se dégrader pour la même dépense d'énergie. On monte plus vite la dénivelée d'un col si la pente est forte, vive les cols durs !

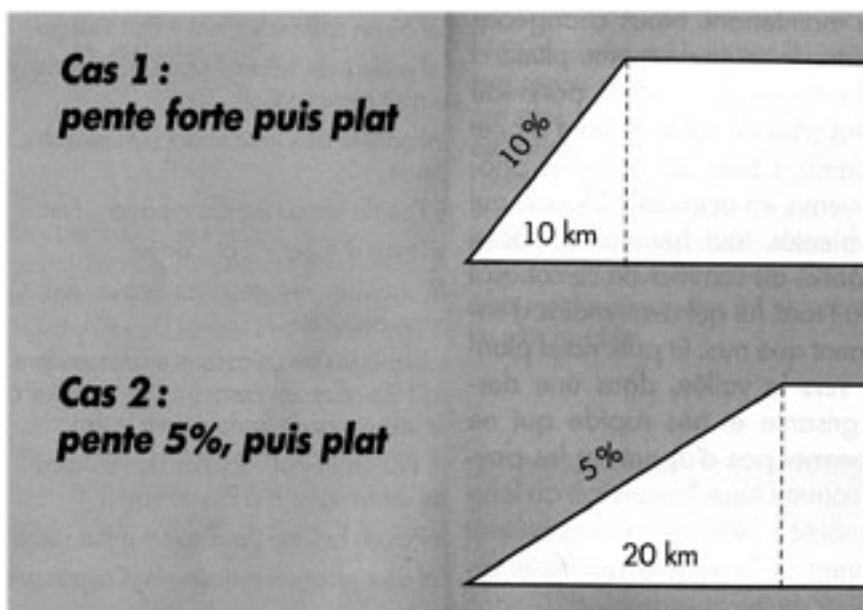
Reprenons. Monsieur 200 Watts de tout à l'heure. Il montait 800 m/h sur une pente de 10%, il ne monte plus que 660 m/h sur une pente de 5% (pour faire le calcul, résoudre l'équation du troisième degré par itérations successives).

Mais prenons maintenant trois cas où il faut faire la même distance et la même dénivelée, 50 km et 1000 m de dénivelée: Dans quel cas va-t-on le plus vite, toujours en fournissant une énergie de 200 Watts Je passe rapidement les calculs. On obtient :

Cas 1 : 5 h 20 mn

Cas 2 : 5 h 8 mn

Cas 3 : 4 h 45 mn



Vive les cols mous ! Notre vitesse moyenne est d'autant plus grande que la pente est faible, alors que la dénivelée franchie était d'autant plus grande que la pente était forte.

J'en vois qui pensent sûrement que ce n'est pas encore assez compliqué, et qui vont se poser perfidement

la question : «Et quand il y a du vent ?»... Parlons-en, justement. L'énergie dépensée avec un vent de face de vitesse v est maintenant de : $E4 = Cx.S.(V-v)^2.v$

Reprenons Monsieur 200 Watts. Il roulait tout à l'heure à 28 km/h sur le plat sans vent. Faisons le lutter contre un vent de face de 36 km/h. Que va-t-il lui arriver ? Est-ce qu'il recule ? Non, bien sûr mais un petit calcul montre que sa vitesse tombe à $v = 11$ km/h. Pas terrible me direz-vous, mais rendez-vous compte qu'il continue tout de même à 11 km/h, malgré un vent apparent de $36 + 11 = 47$ km/h, alors que rouler réellement à 47 km/h lui demanderait une énergie de 880 Watts, plus de 4 fois plus ! Y a-t-il alors une limite au vent de face «tolérable» pour le cycliste moyen ? Pas vraiment, si ce n'est une chute pour cause d'immobilité prolongée ! Quand V devient très grand, cette vitesse réalisable par le cycliste devient directement proportionnelle à l'énergie fournie :

$$V = \frac{E4}{Cx.S.V2}$$

Par exemple, avec un vent de face de 90 km/h (bonjour le Mistral !), la vitesse réalisable par Monsieur 200 Watts descend à 2,9 km/h. La marche à pied n'est pas loin.

Et maintenant que vous avez avalé tout ça, vous avez compris qu'il y avait en gros une équivalence entre les efforts de montagne et les efforts sur le plat, avec ou sans vent. Chacun peut donc calculer en gros son Cx et son énergie dépensée. Pour passer les maux de têtes dus aux formules mathématiques, le mieux maintenant c'est d'aller prendre le vélo pour être un peu à l'air. Au moment de prendre un coupe-faim, regardez ce qui est écrit sur la barre de céréale: 400 kilo-Joules. Ca veut dire que vous pouvez dépenser vos 200 Watts pendant 2000 secondes (environ 33 minutes). Si vous mangez moins, vous entamerez vos réserves, et si vous mangez plus, attention la balance !

Philippe GIRAUDIN
M.I. Auvergne. Déc.92

ODE À MA PETITE REINE

Gentille reine de la route
Tu passes modeste et sans train
Et pour peu qu'il nous en coûte
Tu nous donnes plaisir, entrain
Bonne petite bicyclette
Plus rustique qu'un animal
Tu braves vent, pluie et tempête
Sans craindre d'attraper du mal.
Tu vis de rien comme le sage
Et si tu fais peu de fumier
Tu ne manques pas de fourrage
O mon petit cheval d'acier

(Vieille poésie)

COL DES CHAMPS 2093 M

Été 1992. C'est dans le petit village médiéval et estival d'Annot, chef-lieu de canton des Alpes de Haute Provence, à 600 mètres d'altitude, que nous décidons, avec Roland, de passer les vacances. Ce lieu pas innocemment choisi. En dehors de son aspect très pittoresque, à proximité de la haute vallée du Verdon, aux prairies verdoyantes et au climat sain, il y a, à peu de kilomètres, des grands cols : Allos, la Bonette, la Cayolle et les Champs. Vous l'avez compris, notre objectif est de franchir à vélo ces fameux cols à plus de 2000 mètres. Pour Roland, c'est un «remake» mais, mais pour moi, mes premiers grands cols dans les Alpes.

Ces géants ne s'approprient pas sans entraînement, aussi, la première semaine, nous faisons quelques ballades autour d'Annot avec les cols de Toutes Aures, la Colle Saint-Michel, de Félines, etc. En vacances, la forme vient vite et après quelques sorties, avec de l'entraînement, l'habitude de l'altitude et l'accoutumance à la chaleur, nous partons faire l'ascension du Col des Champs.

Dans une sortie précédente, nous avons fait Annot - Guillaumes par les superbes gorges de Daluis. Quel enchantement à vélo! Aujourd'hui, c'est Guillaume - Col des Champs. Hier soir, j'étais un peu anxieuse : allais-je arriver au sommet, vaincre ce fameux col aux pentes sévères? Mais au départ, sur mon vélo, une certaine détermination m'habite : il faut franchir ce col car c'est le premier et d'autres sont au programme. C'est donc pleine d'entrain que je parcours la première partie qui mène de Guillaume à Saint-Martin d'Entraunes. La, pique-nique et plein d'énergie... Il m'en faudra...

L'ascension est immédiate au panneau lumineux qui indique «Sommet du col à 17 km». Nous étions à 1000 mètres d'altitude et nous avons donc 1093 mètres d'élévation à effectuer. Très vite, en deux ou trois lacets, le village apparaît dans sa totalité et déjà loin au-dessous de nous. C'est dire le pourcentage de la route! Il fait chaud mais le départ ombragé à travers une forêt de mélèzes facilite notre montée. Il y a bien quelques fraises des bois sur le bord de la route mais j'hésite à m'arrêter, craignant de ne pas avoir le courage de repartir tant la pente me semble abrupte.

Au fur et à mesure que nous montons, Rolland, Claude et moi, ma moyenne baisse car le profil de la route n'offre jamais, à mon goût, assez de temps pour se ressaisir. Et puis, le paysage est si beau, que je me laisse partir à rêver et les jambes appuient moins fort sur les pédales. Un petit palier, près de la Chapelle Saint-Jean, précède la partie la plus raide de la journée, au droit du hameau de Pra-Pelet. La pente est rude, l'ombre est rare et les mouches me piquent. Je m'en veux de ne pas rouler plus vite car ce doit être moins gênant ! Enfin un peu de plat vers Chastelonnette. Rolland, bien devant moi, bavarde avec un vacancier, cyclotouriste lui aussi, par hasard. Cette halte est la bienvenue pour me désaltérer, me reposer un peu pour pouvoir repartir de plus belle pour les huit derniers kilomètres. Le cyclo de rencontre nous informe que la deuxième partie est plus facile. Ah bon !...

En effet, après un tout petit kilomètre de plat et même de descente ça monte à nouveau et le col que je commence à apercevoir me semble bien loin encore. Nous traversons une station de ski où des touristes, assis à la terrasse d'un café, nous regardent passer. La vue s'élargit, s'agrandit avec l'altitude, offrant des paysages minéraux très tourmentés mais également des pelouses alpines où pâturent des centaines de moutons et où coulent petits ruisseaux aux eaux limpides mais écumantes.

Ma détermination d'arriver au sommet est toujours là, bien présente et, bien que fatiguée, je ne veux pas marcher car c'est à vélo que je veux franchir ce sommet. Nous passons à côté d'une bergerie d'altitude où les moutons, les bergers et les chiens sont venus à pied en transhumance; ils sont partis de Valensole en empruntant tantôt les pistes et les chemins et tantôt les routes. Dans le lacet suivant, Rolland qui a pris un peu d'avance sur nous, m'attend assis sur un rocher et, arrivée à son niveau, j'en profite pour en faire autant. La fatigue commence à me gagner et déclenche une petite colère, un mouvement d'humeur plu-

tôt qui me donne un court instant l'idée d'abandonner. Mais l'envie d'arriver au sommet est plus forte que la déprime et je repars bien vite pour les deux derniers kilomètres, dans une pente qui doit friser les 10% !

L'air vif de l'altitude me revigore, d'autant que Rolland me dit, grâce à son altimètre, que nous avons franchi les 2000 mètres et je sens le sommet tout proche maintenant. Nous changeons de versant, la route ne monte plus. Quel bonheur, j'y suis! Le panneau sommital attendu est là devant moi et nous prenons bien sûr plusieurs photos souvenirs en attendant Claude qui arrive bientôt, tout heureux lui aussi d'être arrivé au sommet de ce col qu'il redoutait tant, lui qui avait moins d'entraînement que moi. Et puis, nous plongeons vers la vallée, dans une descente grisante et très rapide qui ne nous permet pas d'apprécier les paysages comme nous l'avons fait au long de la montée. Nous retrouvons bientôt Guillaume et la voiture qui nous attend pour rentrer au camping d'Annot. Comme je suis heureuse d'avoir réussi ! Mais y serais-je arrivée sans les conseils et les encouragements de Rolland? Savoir partager avec les autres sa joie, ses impressions et permettre qu'un grand nombre de cyclos et de cyclotes arrivent, grâce à ces conseils, à se surpasser, je crois que c'est ça, pratiquer l'art du cyclotourisme.

Mauricette ROMERO N°3408

La Voulte (Ardèche)

LA VÉLOTHÉRAPIE

Un certain mode de médication

Comme dans toute thérapeutique, c'est la volonté de l'homme qui jouera le rôle déterminant pour garantir un résultat, placée sous le signe «Nature-Mouvement-Aventure», cette médecine douce servira au mieux toute la physiologie du corps, voire par psychologie dans un projet parfois ambitieux, la recherche de plaisir authentique donc de mieux, ou dans un engagement, parfois total, loin des doutes et Je conflits, pour la maîtrise de toute une gamme d'émotions.

Pour cette médication active que les initiés connaissent bien, et qui, sans danger, pourra être laissée à portée de main des enfants, les contre-indications et les effets indésirables sont minimes et ne s'opposent en aucun cas à ce besoin de dépaysement, d'intensité et de vérité que réclame la vélothérapie; tout au plus, le traitement pourra-t-il être interrompu pour risque de lassitude ou de saturation, mais sera repris à notre seule initiative.

Composée d'éléments pris à l'extérieur, ce traitement aura une prédilection pour les régions à relief, idéales à la remise en forme ou à l'entretien de la forme, au sens le plus large...

N'est-ce pas en ces lieux que les peuples, de tous temps, se sont réfugiés pour la matière première, la méditation, la défense ? Tout y est difficile, mais c'est dans la difficulté que l'homme s'est forgé un caractère d'endurance et a redoublé d'imagination pour contourner ou détourner les obstacles naturels. Et puis ce calme ! C'est là que les contacts avec les habitants sont les plus faciles, les plus chaleureux, les plus humbles. Aujourd'hui désertées pour un quotidien de rentabilité et de production en «terre basse», nous revenons souvent vers les montagnes, le temps d'un week-end, d'une période de vacances...

Posologie : Au Col de Cuvéry, à quelques tours de roue de Bellegarde, Gégé et moi, pédale dans pédale, faisons notre entrée sur le plateau de Retord, roulant à notre rythme, pour le simple plaisir d'être là, d'avoir «gagné» cette route, regardant et écoutant une nature encore préservée.

Pendant deux jours, nous allions apprécier cet endroit très retiré de la circulation automobile, un bon coin pour se faufiler sans déranger, pour se laisser enchanter par des pâturages et des forêts de sapins entre lesquels se blottissent des petits villages retirés d'un monde en folie !

Et de quelle belle façon l'homme sut-il utiliser les faiblesses d'un relief fait de crêtes et de combes coincées entre l'Ain et le Rhône : nous y imprimions un circuit de 190 km balisé par 15 cols ! (1)

Je sortais d'une convalescence d'appendicite péritonite ! Alors, la vélothérapie, cet autre mode de médication, ça a roulé !!

Michel HELMBACHER N°1486
Rosheim (Bas Rhin)

(1) - Cols routiers de Cuvéry, de Berentin, de Belle-Roche, de la Cheminée, de Cuvillat, du Cruchon, de Pisseloup, de Soppel, de Montratier, du Cendrier, de la Berche, de Ballon, de la Lebe, de la Rochette, de Richemont.

PARPAILLON... ÂGES

Jeudi 13 août... Le soleil se lève au fond de la vallée et nous arrose de ses rayons, Chantemerle se réveille. Petit déjeuner gargantuesque. Il nous faut des réserves, car une rude journée nous attend.

Alain consulte la carte Michelin pour la énième fois, nous allons à la découverte du Grand Parpaillon : dans quel état sera la route, les pourcentages seront-ils aussi importants que ceux annoncés par l'Atlas Altigraph ? Autant de questions qui n'ont fait qu'accroître son anxiété. Car, je le comprends, il faudra qu'il hisse ses 85 kilos au sommet de ce géant. Malgré cela, le temps s'annonce très généreux pour favoriser notre expédition et nous oublions vite nos soucis. D'autant plus que deux jours auparavant, nous avons « mangé » l'Izoard et dans la foulée atteint le sommet du Col Agnel 2744m, sans trop de problèmes. 2400 mètres de dénivelé ce n'était pas si mal pour une première sortie.

Nous avons décidé de ne pas rouler dans la vallée de la Durance. La voiture sera plus confortable !... Eyglies, derniers préparatifs sur les vélos de route, nous prenons le minimum de charges dans le sac à dos : un sandwich, un fruit, un gâteau de riz et un coupe-vent au cas où une éventuelle fraîcheur surviendrait... C'est le départ. La route nationale est déjà très encombrée en ce début de matinée. Heureusement nous ne l'empruntons que sur quatre kilomètres, direction Siguret par la N94B. Les véhicules se font rares, mais oh, surprise! Nous croisons un nombre considérable de cyclistes, dont l'allure est différente de la notre. Il est vrai que dans deux jours le triathlon d'Embrun empruntera les routes du Briançonnais mais nous n'avons pas les mêmes objectifs, à chacun sa peine!

Saint-André d'Embrun, nous remplissons nos bidons et nous nous engageons sur la D39, qui nous amènera sans grande difficulté jusqu'à La Chalp. Il est 12 heures nous en profitons pour nous restaurer à la terrasse d'une auberge. La fraîcheur, due à un ciel voilé par des cirro-cumulus, nous oblige à enfilez notre coupe-vent. Rapidement nous reprenons notre randonnée et à la sortie de La Chalp la route sinueuse attaque les premières rampes de la chaîne du Parpaillon.

Le goudron est toujours présent, mais un kilomètre plus loin nous déchantons très rapidement, les cailloux remplacent le macadam !... Pas un mot n'est échangé, la pente n'est pas trop raide, mais il faut chercher la meilleure trajectoire, ce qui n'est pas très évident. Deux kilomètres plus haut la terre s'impose et rend notre avancée moins périlleuse; quelques voitures nous doublent en nous empoussiérant... puis la route reprend son calme à travers les alpages. Le soleil nous réchauffe à nouveau. Après quelques virages serrés nous voici à un promontoire d'où la vue est magnifique sur la vallée de Crevoux. Des troupeaux de vaches éparpillés nous monte le tintement des cloches. L'appareil photo est de sortie. Il faut mémoriser ces instants de bonheur... Cette fois nous sommes dans « l'élément », nous en oublions l'état de la route et profitons au maximum de la vision sur les sommets qui se découpent sur le ciel d'azur. A trois kilomètres du sommet, petit arrêt au torrent pour nous rafraîchir et grignoter quelques biscuits. Nous grimpons à un rythme touristique malgré l'accentuation du dénivelé. Enfin, au détour d'un virage nous apercevons le tunnel; encore quelques coups de pédales et atteignons notre but; les tee-shirts sont trempés de sueur.

Un couple d'autochtones arrive en voiture à la découverte de cette route majestueuse, nous échangeons quelques phrases, la dame nous immortalise devant le tunnel, malgré un tremblement des mains qui nous laisse deviner son âge avancé. Ils nous laissent partir devant, dans le tunnel, préférant attendre avant de s'engager dans ce trou noir... Nous avançons à tâtons, au loin, brille un trou de souris... Heureusement, il n'y a pas trop de flaques d'eau. Nous émergeons à l'autre bout dans une extraordinaire clarté, quelle vision à 2650 mètres d'altitude. A l'horizon les sommets se profilent, vers la Bonette et le Parc National du Mercantour. Nouveau ravitaillement, nous engageons la conversation avec des promeneurs à voiture, ils nous annoncent une descente de 9 km dans les cailloux. Notre décision est prise pratiquement sans échange de parole. Un regard aura suffi pour nous convaincre de continuer notre périple à la découverte de l'autre versant, sur La Condamine via Sainte-Anne et ensuite le Col de Vars.

Dur ! Dur ! Jusqu'à la Cabane du Grand Parpaillon l'annonce faite plus haut s'est avérée exacte. Que de

cailloux et de trépidations, les mains sont tétanisées. A la terrasse de l'auberge, les clients nous regardent arriver avec surprise !... «d'en haut» avec nos montures de route. Une boisson fraîche pour éteindre notre soif, nous repartons, la caillasse se transforme en terre blanche qui immacule nos vélos. Plongée rapide sur La Condamine, enfin le macadam est de retour. La vallée de l'Ubaye nous accueille avec ses escarpements fortifiés.

Saint-Paul, nous empruntons la route du Col de Vars et après huit kilomètres d'efforts soutenus nous franchissons le sommet. Photo souvenir... Le plus dur est fait, il ne reste que 22 km de descente pour boucler notre périple. L'arrivée à Eygliers se fait sur la jante de ma roue arrière ! Une crevaillon sur le bitume après avoir arpenté 25 km de chemins semés d'embûches il faut le faire. Le compteur affiche 101 km et la moyenne «11,3 km/h»... Nous étions vraiment dans une allure cyclotouristique.

RDV est pris pour une suite... dans ce massif, car la montée côté Chapelle Sainte-Anne vaut un remake. Nous prenons acte pour le futur, d'autant plus que sur le versant d'Embrun la route forestière de Saluces, avec retour par le Col de Vars paraît propice au VTT.

Robert LUCE N°2926
CTG La Calmette (Gard)

PETIT BAIN DANS LE TUNNEL DU PARPAILLON

Un 8 juillet 1991, nous arrivons en voiture à Crévoux, avec les amis André Sorbière et François Grandclaudon. Au menu : 4 plus de 2000 avec comme hors-d'œuvre le Parpaillon à 2632 m.

Ce légendaire col occupait mon esprit depuis longtemps. Le jour «J» est arrivé, la météo est bonne, nous allons enfin partir à la rencontre de ce colosse, qui nous attend à près de 13km.

Au départ, un hameau pittoresque, la route est encore goudronnée sur près de 2km, puis un petit pont où un panneau signale la route dangereuse. C'est le domaine de la caillasse! La route serpente, au travers de la forêt de pins et de mélèzes, avec une dénivellation qui s'accroît sérieusement, et nous oblige par instant à marcher à pied.

C'est dur, très dur, mais le coup d'œil est superbe de tous côtés. Nous nous élevons doucement, la forêt s'éclaircit, laissant la place à de beaux pâturages où sifflent les marmottes qui se cachent.

Nous atteignons le refuge à 2400m. Des cavaliers se restaurent et nous allons rapidement les imiter, à l'abri d'un gros rocher, près du torrent. Le vent hurle, nous roulons sur des névés, il fait froid. Plus haut, nous croisons des touristes qui descendent à pied. La route est très mauvaise et nous devons éviter de gros blocs de pierre. En levant la tête, nous voyons la chaîne du Parpaillon qui semble nous narguer. C'est vrai, nous sommes tout petits face à ces immenses blocs à la tête blanche, c'est grandiose !

Ca y est ! Il est là-à-à ! C'est le cri d'André, qui est devant, caché par la dernière courbe de la route. Quelle joie ! C'est vrai, le tunnel est là, derrière le névé qui le garde, il nous tend les bras, les portes grandes ouvertes. Imitant Georges Gaillot en 1928 je griffonne un court message, je l'introduis dans un tube d'aspirine que je coince dans un joint sous la plaque côté gauche. J'aurai cette année, dans l'été, un coup de fil d'un cinéaste qui réalisait un film sur le Parpaillon, qui avait trouvé et lu le message. Il m'a dit l'avoir remis à la même place. Ami cyclo qui passe par là jette un œil et appelle-moi !

Franchissant le névé, nous pénétrons dans le noir. C'est impressionnant. Nous roulons dans l'eau, vers une petite lueur blanche, qui est notre «bout du tunnel». L'éclairage, malgré l'appoint de la torche, est insuffisant. Nous évitons une grosse stalagmite qui est plus haute que nous. Des chauves-souris traversent en nous frôlant. Pas très rassurant. Et en plus on se caille. Nous avançons prudemment. Soudain, sans préavis, mon vélo chasse des deux roues sur le flanc droit, et disparaît dans l'eau. Quant à moi c'est le tapis de sol, glacé qui me réceptionne amicalement. Sans trop de mal, je peux rapidement récupérer mon matériel et sortir de la patinoire. Ce n'était pas prévu, mais c'est ainsi que mon vélo et moi, avons pris un bain sur fond de glace, dans le noir tunnel du Parpaillon, à 2632m d'altitude.

Après cette courte émotion, nous avons poursuivi notre randonnée, avec les cols de Vars, (2108) Chérine (2270) Valbelle (2372) et la belle forêt de Saluces, qui, par le col de la Coche (1791) nous conduit par St-André à Crévoux. Nous retrouvons l'hôtel, la douche, le dîner et surtout le lit ! Récompensés de nos efforts par des images inoubliables. Le lendemain, nous signons le livre d'or à l'auberge de La Ratelle.

Et c'est ainsi que, grâce au récent virus de la «chauvocolmanie», je me suis fait un nouveau copain : «le Parpaillon».

Grand merci à toute votre équipe.

Henri GRAVEZAT
Villeneuve les Avignon N°3414 (Gard)

LES COLS DE FRANCE

Il y a dix ans Monique et Robert Chauvot offraient aux cyclotouristes un ouvrage remarquable : le Catalogue des Col de France. Cette bible, ce «Chauvot», est l'aboutissement d'une longue histoire qui vit paraître les premières listes de cols dans les numéros du Cycliste de l'immédiat avant-guerre. Listes bien modestes, celle des cols muletiers des Alpes Françaises (en 1939) ne comprend que 36 cols ! avec seulement 15 nouveaux par rapport aux Guides DOLIN des années 1920. Le Cycliste publiera encore dans les années 50-60 les tentatives de quelques précurseurs, toujours très partielles.

La création du Club des Cent Cols en 1972 par Jean Perdoux est une date charnière. Dès le 1er numéro de la revue, Marcel Bioud offre une liste de tous les cols cyclables des Alpes du Nord (121 goudronnés et 141 muletiers) ; dans le n°2, Francis Marty présente un travail analogue pour le massif des Pyrénées (220 cols goudronnés ou muletiers). Les numéros 3 et 4 offrent la suite du travail de M. Bioud (départements du sud puis les pays étrangers). Le numéro 5 voit la première tentative vers une liste complète des cols routiers collectée auprès des membres du club des 100 cols et répertoriée par Fulvio Scotton et Jean Perdoux.

Il faut attendre le début des années 80 pour voir paraître la première liste exhaustive des cols goudronnés de France éditée par la F.F.C.T. dans le guide du cyclotouriste (1ère partie), l'opération sera renouvelée deux fois. (Réalisation Jean Perdoux et Robert Chauvot). L'événement majeur se produit à la fin de l'année 1981. La parution de la désormais célèbre «Bible Chauvot», 1ère tentative sérieuse de disposer d'une liste exhaustive des cols routiers et muletiers de France. Le résultat est à la hauteur des espérances : 1531 cols goudronnés et 5805 cols muletiers réunis dans un petit volume clair, pratique et commode.

TRAVAIL IMMENSE, INCROYABLE

surtout si l'on considère les moyens de l'époque, un travail de bénédictins qui reste toujours la base de toute recherche, complément, extension dans le domaine. Depuis, l'on peut signaler la parution d'une liste des cols goudronnés soigneusement mise jour et étendue à l'Andorre, la Belgique et la Suisse. A ce jour, deux éditions ont permis de porter le nombre de cols à 1865, puis à 1902. Tout ceci a pu être mené à bien à partir des mises à jour parues chaque année dans notre revue (n° 11 à 20) grâce au dévouement de R. Chauvot relayé par F.Rieu (1985) puis par R.Poty (1988) qui ont enregistré, trié, vérifié,... les trouvailles des nombreux membres de la Confrérie.

Après dix additifs, une certaine confusion régnait, car un additif corrigeait parfois les corrections des années précédentes qui elles-mêmes... Les amateurs de cols disposent maintenant d'un petit opuscule qui complète et clarifie heureusement la situation en fournissant la liste correcte des 1036 cols apparus depuis 1981 en complément à la liste initiale, mais également de onze tableaux fournissant diverses informations sur les modifications et changements intervenus (altitude, coordonnées, n° de carte, goudronnage, disparition, etc.). Enfin, deux listes supplémentaires, l'une par altitude, l'autre par quadrants, rendent les recherches plus sûres et plus faciles.

Michel de BREBISSON
Meylan (Isère)